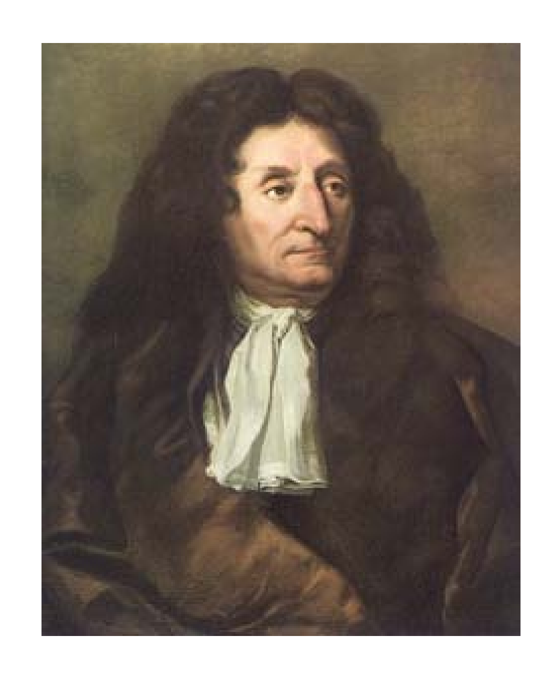
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jean de La Fontaine

CONTES ET NOUVELLES EN VERS

Tome II

(1665)

Table des matières

LIVRE QUATRIÈME

Comment l’esprit vient aux filles



Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l’ardeur souvent se renouvelle :
Ce qui m’en plaît, c’est que tant de cervelle
N’y fait besoin, et ne sert de deux clous.

Or devinez comment ce jeu s’appelle.
Vous y jouez ; comme aussi faisons-nous :

Il divertit et la laide et la belle :
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux ;
Car on y voit assez clair sans chandelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,
Il fait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'était qu'un misérable oison.
Coudre et filer c'était son exercice ;
Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'était nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée :
Lise songeait autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disait :
« Va-t-en chercher de l'esprit malheureuse. »
La pauvre fille aussitôt s'en allait
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendait l'esprit.
On en riait ; à la fin l'on lui dit :
« Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision. »
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignait que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.

« Me voudrait-il faire de tels présents,
À moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? » disait en soi la belle.
Son innocence augmentait ses appas :
Amour n'avait à son croc de pucelle
Dont il crut faire un aussi bon repas.
« Mon Révérend, dit-elle au béat homme
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendait de l'esprit :
Votre plaisir serait-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ;
À gros achat mon trésor ne suffit :
Je reviendrai s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez ceci pour gage. »
À ce discours, je ne sais quel anneau
Qu'elle tirait de son doigt avec peine
Ne venant point, le père dit : « Tout beau
Nous pourvoirons à ce qui vous amène
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous ;
À l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous sont au chœur ; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la discrétion.
Elle le suit ; ils vont à sa cellule. »
Mon Révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser ; la pauvrette recule
Un peu la tête ; et l'innocente dit :
« Quoi c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
– Et vraiment oui, repart Sa Révérence ; »
Puis il lui met la main sur le téton :
« Encore ainsi ? – Vraiment oui ; comment donc ? »
La belle prend le tout en patience :
Il suit sa pointe ; et d'encor en encor

Toujours l’esprit s’insinue et s’avance,
Tant et si bien qu’il arrive à bon port.
Lise riait du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d’esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau père était grande.
« Et bien, dit-il, que vous semble du jeu ?
– À nous venir l’esprit tarde bien peu, »
Reprit la belle ; et puis elle demande
« Mais s’il s’en va ? – S’il s’en va ? nous verrons
D’autres secrets se mettent en usage
– N’en cherchez point, dit Lise, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons
– Soit fait, dit-il, nous recommencerons
Au pis aller, tant et tant qu’il suffise. »
Le pis aller sembla le mieux à Lise
Le secret même encor se répéta
Par le Pater ; il aimait cette danse.
Lise lui fait une humble révérence ;
Et s’en retourne en songeant à cela.

Lise songer ! quoi déjà Lise songe !
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu’on lui demanderait,
Sans y manquer, d’où ce retard venait
Deux jours après sa compagne Nanette
S’en vient la voir pendant leur entretien
Lise rêvait : Nanette comprit bien,
Comme elle était clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvait pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L’autre n’était à l’ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout
De point en point lui conte le mystère,

Dimensions de l’esprit du beau père,
Et les encore, enfin tout le phébé.

« **M**ais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l’esprit vous fut donné. »
Anne reprit : « Puisqu’il faut que je fasse
Un libre aveu, c’est votre frère Alain
Qui m’a donné de l’esprit un matin.
– Mon frère Alain ! Alain ! s’écria Lise,
Alain mon frère ! ah je suis bien surprise ;
Il n’en a point ; comme en donnerait-il ?
– Sotte, dit l’autre, hélas tu n’en sais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n’est besoin que l’on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mère ;
Elle est experte au fait dont il s’agit ;
Si tu ne veux, demande au voisinage ;
Sur ce point-là l’on t’aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l’esprit. »
Lise s’en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.

Vous voyez donc que je disais fort bien
Quand je disais que ce jeu-là rend sage.

L’Abbesse

L’exemple sert, l’exemple nuit aussi :
Lequel des deux doit l’emporter ici,
Ce n’est mon fait ; l’un dira que l’abbesse
En usa bien, l’autre au contraire mal,
Selon les gens : bien ou mal je ne laisse
D’avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Qu’ouailles sont la plupart des personnes ;
Qu’il en passe une, il en passera cent ;
Tant sur les gens est l’exemple puissant.
Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n’est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l’on aille
À ses périls le passage sonder ;
On est longtemps à s’entre-regarder ;
Les plus hardis ont-ils tenté l’affaire,
Le reste suit, et fait ce qu’il voit faire.
Qu’un seul mouton se jette en la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord, tous se noieront à tas.

Maître François en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas,
Si sursoyant ma principale histoire
Je te remets cette chose en mémoire.
Panurge allait l’oracle consulter.
Il naviguait, ayant dans la cervelle,
Je ne sais quoi qui vint l’inquiéter.
Dindenaut passe ; et médaille l’appelle
De vrai cocu. Dindenaut dans sa nef

Menait moutons. « Vendez-m'en un, » dit l'autre.
« Voire, reprit Dindenaut, l'ami notre,
Penseriez-vous qu'on put venir à chef
D'assez priser ni vendre telle aumaille ? »
Panurge dit : « Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent. »
Un fut vendu. Panurge incontinent
Le jette en mer ; et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne.
Adieu mon homme : il va boire au godet.
Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très grande :
Et ne me suis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande
Car notre histoire est d'ouailles encor.
Une passa, puis une autre, et puis une :
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune
On vit enfin celle qui les gardait
Passer aussi : c'est en gros tout le conte :
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avait
Pâles couleurs nommé parmi les filles :
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avait la face blême
Tout justement comme un saint de carême,
Bonne d'ailleurs, et gente à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberait
En fièvre lente, et puis qu'elle mourrait.
Force sera que cette humeur la mange ;

À moins que de… l’à moins est bien étrange
À moins enfin qu’elle n’ait à souhait
Compagnie d’homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
« Jésus, reprit toute scandalisée
Madame abbesse : hé que dites-vous là ?
Fi. – Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d’un bon galant
Bon le faut-il, c’est un point important :
Autre que bon n’est ici suffisant
Et si bon n’est deux en prendrez Madame. »
Ce fut bien pis ; non pas que dans son âme
Ce bon ne fût par elle souhaité
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : « Madame croyez-les.
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S’il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets
Faut-il qu’un seul vous choque et vous déplaise ?
– Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l’abbesse : or, ca, par votre Dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
– Oui da, Madame ; et dis bien davantage :
Votre santé m’est chère jusque-là
Que s’il fallait pour vous souffrir cela,
Je ne voudrais que dans ce témoignage
D’affection pas une de céans
Me devançât. Mille remerciements
À Sœur Agnès donnés par son abbesse
La Faculté dit adieu là-dessus
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvait en tristesse,

Quand sœur Agnès qui n'était de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit a ses sœurs : « Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ?
Cet avis fut approuvé de chacune :
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète,
Le billet trotte : on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni comme l'on peut croire
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédaient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que Madame
Ne fut honteuse, ou bien n'eut dans son âme
Tel récipe possible à contrecœur
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur.
Une troisième entre dans la carrière.
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière
Qui ferait voir son zèle et sa ferveur
À mère abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut dont tantôt nous parlions
S'allaient jeter chez la gent porte-écaille.
Que dirai plus ? enfin l'impression
Qu'avait l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Œillet, aurore, et si quelque autre chose

De plus riant se peut imaginer.

Ô doux remède, ô remède à donner,
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d’honneur excepté.
Point d’honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits Madame Faculté
N’en parle point. Que de maux en la vie !

Les Troqueurs



Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en aurait envie,

Mais tout au moins une fois en sa vie :
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi soit-il ; semblable indult en France
Viendrait fort bien, j'en réponds, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous créa changeants.
Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avaient chacun chez soi
Forte femelle, et d'assez bon aloi,
Pour telles gens qui n'y raffinent guère ;
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'amour les traite ainsi que des prélats.

Avint pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinait.
Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature,
Ne peut-on point en faire un ou les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien changé de cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non ; car messire Grégoire
Disait toujours, si j'ai bonne mémoire :
« Mes brebis sont ma femme » : cependant
Il a changé : changeons aussi compère.
– Très volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or ça, Sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour ? – Mon mulet ? et parguenne
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de si près :

Point de retour, vois-tu, compère Étienne,
Mon mulet, c'est… c'est le roi des mulets.
Tu ne devrais me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc, touche là. »
Sire Oudinet raisonnant sur cela
Dit : « Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête à mon sens
N'est ce qu'on voit ; femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus voisins, faisons les choses nettes
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre, allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. »

L'expédient ne fut goûté de tous :
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre
« Tiennette n'a ni suros ni malandre, »
Dit le second. « Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier ;
Ma foi c'est basme. – Et Tiennette est ambroise,
Dit son époux ; telle je la maintien. »
L'autre reprit : « Compère tiens-toi bien ;
Tu ne connais Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu… m'entends-tu ? »
L'autre manant jura : « Par la vertu,
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours :
À toi Compère. » Et de prendre la tasse,
Et de trinquer ; « Allons, Sire Oudinet,
À Jeanne ; top ; puis à Tiennette ; masse. »
Somme qu'enfin la soulte du mulet

Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités allaient leur grand chemins :
Sire Oudinet était un bon apôtre
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui, payer ? par Jeanne et par Tiennette.
II ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fut sécrète ;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit ; je n'en assure,
Et n'y étais ; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise ;
Rien ne se perd entre les gens d'Église.
Les permuteurs ne pouvaient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village, à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord moyennant Dieu.
C'était plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, a l'envi des maris
S'entre-disaient en leurs menus devis :
« Bon fait troquer, Commère, à ton avis ?
Si nous troquions de valet ? que t'en semble ? »
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet.
Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent ;
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette, il y perdait sans doute
Compère Gille eut regret à sa soulte.
Il ne voulut retroquer toutefois.

Qu’en advint-il ? un jour parmi les bois
Étienne vit toute fine seulette
Près d’un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui par hasard dormait sous la coudrette.
Il s’approcha l’éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l’heure ;
Donc le galant sans plus longue demeure
En vint au point. Bref ils firent le saut.
Le conte dit qu’il la trouva meilleure
Qu’au premier jour : pourquoi cela ? pourquoi ?
Belle demande ; en l’amoureuse loi
Pain qu’on dérobe et qu’on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu’on cuit ou qu’on achète.
Je m’en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie
Et qu’après tout Hyménée et l’Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four ;
Témoin l’ébat qu’on prit sous la coudraie.
On y fit chère ; il ne s’y servit plat
Où maître Amour cuisinier délicat
Et plus friand que n’est maître Hyménée
N’eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Étienne homme neuf en ce fait
Dit à part soi : Gille a quelque secret,
J’ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu’elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand ;
Dédisons-nous, usons du privilège.

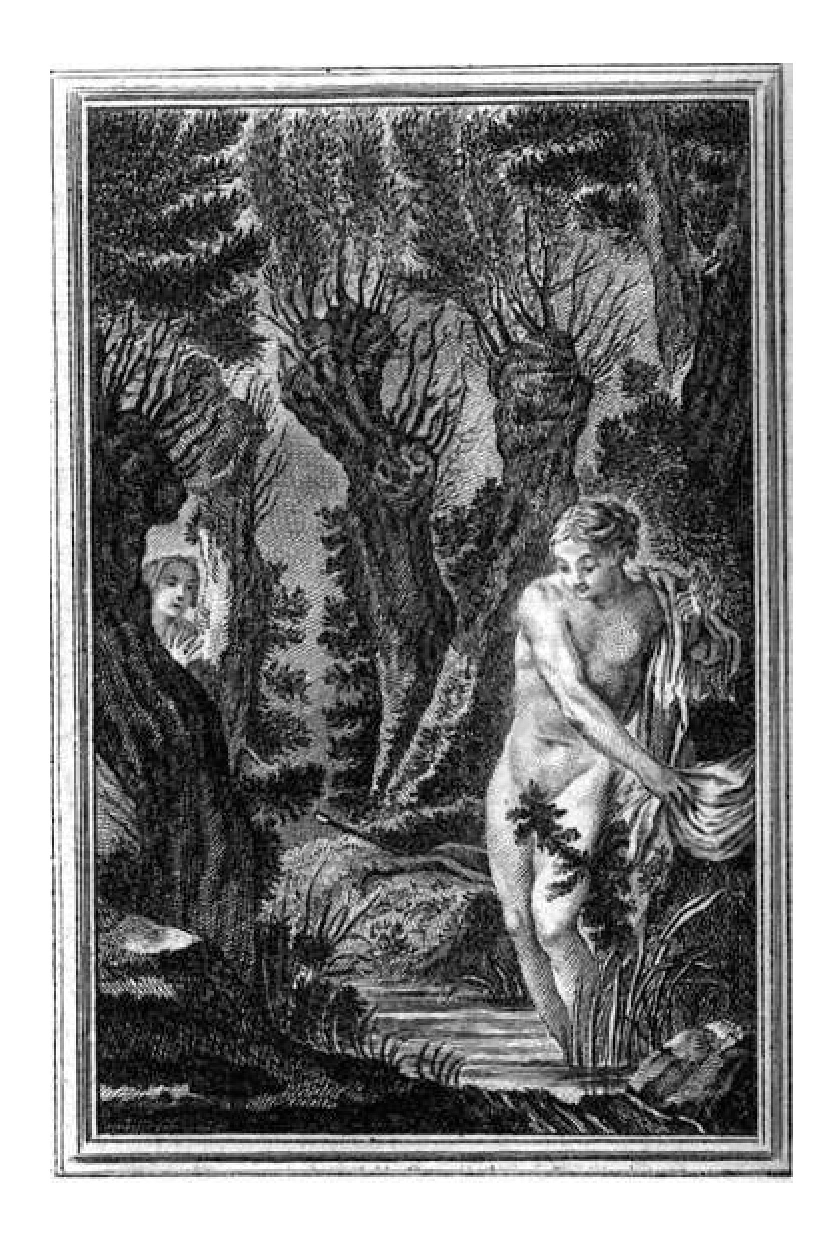
Voilà l’exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siège
Épiscopal, et vendique le cas.

Grand bruit partout ainsi que d'ordinaire :
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de contrats
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.

Pauvre ignorant que le compère Étienne !
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'était à lui : le bons sens voulait donc
Que pour toujours il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Allait souvent en chantant sa chanson ;
L'y rencontrer était chose facile.
Et suppose que facile ne fut,
Fallait qu'alors son plaisir d'autant crut.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
À des manants : ceux-ci pourtant avaient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvaient
Sans le dédit ; c'était pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens :
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Aurait-on pris des croquants pour troquants
En fait de femme ? il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.

Or n'est l'affaire allée en cour de Rome,
Trop bien est-elle au Sénat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme
En plein barreau. Dieu gard' sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme
Qui fasse aller cette affaire au bonnet.

Le Cas de conscience



Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement.
Cela ne leur coûte guère.

Tout leur est nymphe ou bergère
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisait faute.
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme allait
C'était aussitôt Ilie
C'était la nymphe Égérie,
C'était tout ce qu'on voulait.
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur ;
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : « Te voilà, nomme. »
Suivant cette antique loi
Nous sommes parrains du Roi.
De ce privilège insigne,
Moi faiseur de vers indigne
Je pourrais user aussi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaisait de dire,
Au lieu d'Anne Sylvanire,
Et pour messire Thomas
Le grand druide Adamas,
Me mettrait-on à l'amende ?
Non : mais tout considère,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passait dans son village
Pour la perle et la parangon.
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu. La fillette était drue,
Honnête toutefois. L'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvaient être au gars reprochés :

Puis dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en aurait eu l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut mieux que lui la manière.
Anne ne craignait rien ; des saules la couvraient
Comme eût fait une jalousie :
Çà et là ses regards en liberté couraient
Où les portait leur fantaisie,
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avait bonne conscience :
Mais comment s'abstenir ? est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance.
À la fin ne comprenant pas
Comme on peut pêcher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe ; et très fort attentive
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
Puis force gens assis comme notre bergère
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressemblait pas mal.
Elle y serait encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
À propos ; l'ennemi n'était plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire, et c'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées
Amour en fut demeuré là :
Il comptait pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avait gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa quoi qu'il en soit le garçon régaler ;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendaient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas ;
Mais la chose fut aperçue.
Le curé messire Thomas
Sut relever le fait ; et comme l'on peut croire
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connaître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle
« Être dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très grand pêché.
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché. »
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée.
Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre avaient des dévots et dévotes,
Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payaient un tribut ; qui plus qui moins selon
Que le compte à rendre était long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pèche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant

Le donne a sa maîtresse ; elle toute joyeuse
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire, et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : « Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires :
C'était jour de Calende, et nombre de confrères
Devaient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement.
Puis l'apportez incontinent,
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue, en cave on se transporte.
Aucuns des vins sont approuvés :
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table ; et le doyen
Prend place en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos serait chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien : chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil ; nul scandale : on servit
Potage, menus mets, et même jusqu'au fruit
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet pas un brin. Guillot sachant ce don
L'avait fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.

Qui fut bien étonné, qu'on le juge : il alla
Dire ceci, dire cela
À Madame Anne le jour même

L'appela cent fois sotte, et dans sa rage extrême
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
« Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? pasteur sont-ce canailles ? »
Alors par droit de représailles
Anne dit au prêtre outragé :
« Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé. »

Le Diable de Papefiguière

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux.
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
On les connaît à leur visage mince,
Le long dormir est exclu de ce lieu :
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
À vos regards, ayant face riante
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
« Cettui me semble à le voir Papimane. »
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint-père :
Punis en sont ; rien chez eux ne prospère ;
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
À Lucifer ; c'est sa maison des champs

On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.

Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs
Verser un champ dans l'île dessus dite.
Bien paraissait la terre être maudite
Car le manant avec peine et sueur
La retournait, et faisait son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur.
Ce diable était des gens de l'Évangile,
Simple, ignorant à tromper très facile,
Bon gentilhomme et qui, dans son courroux
N'avait encor tonné que sur les choux.
Plus ne savait apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais vilain que tous ces champs sont nôtres :
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police.
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ :
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ? »
Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
– Je ne connais ce grain-là nullement,
Dit le lutin ; comment dis-tu ... ? touselle ... ?
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle

De cette sorte ! Or emplis-en ce lieu :
Touselle soit, touselle de par Dieu,
J’en suis content. Fais donc vite, et travaille ;
Manant travaille et travaille vilain :
Travailler est le fait de la canaille :
Ne t’attends pas que je t’aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t’ai déjà dit que j’étais gentilhomme,
Né pour chommer et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage.
Deux lots seront ; dont l’un, c’est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l’héritage
Aura poussé demeurera pour toi ;
L’autre dans terre est réservé pour moi. »

L’août arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d’un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyait la semence attachée,
Et que l’épi non plus que le tuyau
N’était qu’une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très bien.
L’autre au marché porta son chaume vendre
On le hua ; pas un n’en offrit rien :
Le pauvre diable était prêt à se pendre.
II s’en alla chez son copartageant :
Le drôle avait la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l’argent.
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.
« Coquin, dit-il, tu m’as joué d’un tour.
C’est ton métier : je suis diable de cour
Qui comme vous à tromper ne m’occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l’an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu’au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :

Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes :
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
– Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin, mon lot sera hors terre
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains. »
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes,
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui l'épaule chargée
Court au marché. Grande fut la risée :
Chacun lui dit son mot cette fois-là.
« Monsieur le diable, où croît cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ? »
Plein de courroux et vuide de pécune
Léger d'argent et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui riait
Avec sa femme, et se solaciait
« Ah ! par la mort, par le sang, par la tête,
Dit le démon, il le payra par bieu.
Vous voici donc Phlipot la bonne bête ;
Ça ; Ça, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie :
J'ai sur les bras une dame jolie
À qui je dois faire franchir le pas
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
À coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrais d'autorité suprême

Touselle et grain, champ et rave, enfin tout.
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui, je suis à vous Phlipot,
Et touchez là, ceci sera mon arme. »

Le villageois étourdi du vacarme
Au fardadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit ; c'était sa ménagère,
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point :
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu : je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt saurait plus de malice,
Si je voulais, que n'en sait tout son corps. »

Le jour venu Phlipot qui n'était brave
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fut subtil ; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour à voix haute
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
« Ah ! le bourreau, le traître, le méchant
Il m'a perdue, il m'a toute affolée
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous.

À coup de griffe il m’a dit en courroux
Qu’il se devait contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s’éprouver le perfide m’a fait
Cette balafre. » À ces mots au follet
Elle fait voir… Et quoi ? chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible
Qu’il se signa, pensa presque tomber ;
Onc n’avait vu, ni lu, ni ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme
Bref aussitôt qu’il aperçut l’énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu’il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chommèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

Féronde ou le Purgatoire



Vers le Levant, le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses

Qui de maint fait courageux étaient causes.
Il choisissait entre eux les plus hardis ;
Et leur faisait donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible ;
Du paradis de son législateur ;
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
À ces gens-là : comment s'y prenait-on ?
On les faisait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens et raison.
En cet état, privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance
Plus que mailles, et beaux par excellence :
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boisson cuvée
S'émerveillaient de voir cette couvée
Et se croyaient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse'
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son de luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leur sens perdre l'entier usage.
On les faisait aussitôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,

Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion
Déterminés, et qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolixe sur ce cas,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde était un sot de par le monde
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes, et cens, revenus, et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis
Si qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeait
Et tout son fait dès la veille mangeait,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre,
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre
Que de chercher ou gisaient les bons vins.
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisait peu de part à ses frères.

Féronde avait un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne, et dit-on
Que parentèle était entre la dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En était père, et la donna pour femme
À ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse :

Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'était pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'était nécessaire.
Sa femme allait toujours chez le prélat ;
Et prétextait ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.
Elle alléguait mille affaires menues.
C'était un compte, ou c'était un achat ;
C'était un rien ; tant peu plaignait sa peine.
Bref il n'était nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquait pas d'écarter tout son monde
Mais le mari, qui se doutait du tour
Rompait les chiens, ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvait cela bien dur
Comme prélat qu'il était, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût ; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade ;
En amour da, non en guerre ; il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir, et voici comme quoi.

Par le moyen d'une poudre endormante

L’abbé le plonge en un très long sommeil.
On le croit mort, on l’enterre, l’on chante :
Il est surpris de voir à son réveil
Autour de lui gens d’étrange manière ;
Car il était au large dans sa bière,
Et se pouvait lever de ce tombeau
Qui conduisait en un profond caveau.
D’abord la peur se saisit de notre homme
Qu’est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
Serait-ce point quelque espèce de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu’ils font là, d’où vient que dans ce lieu
L’on le retient, et qu’a-t-il fait à Dieu ?
L’un d’eux lui dit : « Console-toi, Féronde
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d’hui complets et bien comptés
Auparavant il faut d’aucuns pêchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire.
Ton âme un jour plus blanche que l’ivoire
En sortira. » L’ange consolateur
Donne à ces mots au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : « C’est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu
Qui te retient pour mille ans en ce lieu. »
Le receveur s’étant frotté l’épaule
Fait un soupir : » Mille ans, c’est bien du temps ! »
Vous noterez que l’ange était un drôle,
Un frère Jean novice de Léans.
Ses compagnons jouaient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit :
« Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon ombrage et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit.
Pourrais-je point obtenir cette grâce ? »

On la lui fait espérer ; non sitôt :
Force est qu'un an dans ce séjour se passe,
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé
Comme prélat rempli de charité
N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
À ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon.
« À tort, dit-il, tu conçus du soupçon.
Les gens d'église ont-ils de ces pensées ?
Un abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherrait que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées. »
Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? cependant
Sire prélat et Madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : « Que fait ma femme au monde ?
– Ce qu'elle y fait ? tout bien ; notre prélat
L'a consolée, et ton économat
S'en va son train, toujours à l'ordinaire.
– Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
– Où donc ? il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi la pauvre femme
Bon gré mal gré léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant. »
Un tel discours ne plaisait point à l'âme.
Âme j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,

Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut longtemps infructueux :
Pas ne semait en une terre ingrate.
Pater abbas avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa Paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne voulaient croire
Ce qu'ils voyaient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint
Sans autrement de calcul oser faire.

Double miracle était en cette affaire
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta *Te deum* à renfort
Stérilité régnait en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfants.
À tant laissons l'économe et sa femme ;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

Le Psautier



Nonnes souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil malgré moi je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids.
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.

Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois ? je faux d'un ; c'en seront au moins quatre
Comptons-les bien. Mazet le compagnon ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci qui n'est le moins fripon ;
Quant a sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
Vous me direz : « C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci.
– Que voulez-vous ? je n'y saurais que faire ;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici.
Mais ce n'est pas votre plus grand souci. »
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentait
Un jouvenceau friand comme on peut croire
De ces oiseaux. Telle pourtant prenait
Goût à le voir, et des yeux le couvait,
Lui souriait, faisait la complaisante,
Et se disait sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançait.
Le conte dit que léans il n'était
Vieille ni jeune, à qui le personnage
Ne fit songer quelque chose à part soi.
Soupirs trottaient, bien voyait le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant : elle le méritait
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'enviait
Pour deux raisons ; son amant, et ses charmes.

Dans ses amours chacune l'épiait :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.

Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre, et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étaient pas sans doute en son bréviaire.
« C'est le galant, ce dit-on, il est pris. »
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;
L'essaim frémit, sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
À mère abbesse ; et heurtant à grands coups
On lui cria : « Madame levez-vous ;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme. »
Vous noterez que Madame n'était
En oraison, ni ne prenait son somme :
Trop bien alors dans son lit elle avait
Messire Jean curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève, en hâte, étourdiment,
Cherche son voile, et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse assez bien ressemblant
Pendant la nuit quand on n'est éclairée
À certain voile aux nonnes familier
Nommé pour lors entre elles leur psautier.
La voilà donc de grègues affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus elle dit irritée :
« Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent ; si Dieu plaît ne fera :
S'il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :

Vous la verrez tantôt bien chapitrée. »

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse entourée
De son sénat fit venir Isabeau,
Qui s'arrosait de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venait d'en faire un différent usage.
« Quoi, dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas)
Savez-vous dis-je à quoi dans un tel cas
Notre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez parlez. » Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là confuse et repentante
N'osait branler, et la vue abaissoit
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avait pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçût. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
« Votre psautier a ne sais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. » Or c'était l'aiguillette,
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avait beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse : et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encore fraîche des deux
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux :

Mais à peu près ; cela devait suffire.
L'abbesse dit : « Elle ose encore rire !
Quelle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile esprit de Lucifer.
Songez songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre âme. »
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un Coup
« Raccommodez votre psautier, Madame. »
Tout le troupeau se met à regarder.
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement,
Combien roulaient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
« Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il serait tard. Que chacune en son lit
S'aille remettre. À demain toute chose. »

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre ; et le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devait taire
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en voulait à la pauvre Isabeau
Que par envie. Ainsi n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse

Le jeune fils ; le pasteur à l'abbesse ;
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtait à qui n'en avait point.

Le Roi Candaule et le Maître en droit



Force gens ont été l'instrument de leur mal ;
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très grand personnage.
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.

« Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant,
Et les traits délicats dont la reine est pourvue
Je vous jure ma foi que l’accompagnement
Est d’un tout autre prix et passe infiniment ;
Ce n’est rien qui ne l’a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu’elle en sache rien ;
Car j’en sais un très bon moyen :
Mais à condition, vous m’entendez fort bien,
Sans que j’en dise davantage
Gygès, il vous faut être sage :
Point de ridicule désir :
Je ne prendrais pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu’une amour sotte et vaine
Vous ferait faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l’art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l’ai laissée :
Vous êtes connaisseur, venez être témoin
De ma félicite suprême. »
Ils vont. Gygès admire. Admirer ; c’est trop peu.
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu’il pût faire.
Il aurait voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu’il avait senti :
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère.
L’exagération fut le meilleur parti.
Il s’en tint donc pour averti ;
Et sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article eut son fait, fut loué.
« Dieux, disait-il au roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! Ô Ciel ! et tout le reste ! »
De ce gaillard entretien

La reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe était sauvage ;
Il ne l'est plus maintenant ;
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupirait dans sa peau.
L'émotion croissait, tant tout lui semblait beau.
Le prince s'en doutant l'emmena ; mais son âme
Emporta cent traits de flamme.
Chaque endroit lança le sien.
Hélas, fuir n'y sert de rien :
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince Gygès eut assez de conduite
Mais de sa passion la reine s'aperçut :
Elle sut
L'origine du mal ; le roi prétendant rire
S'avisa de tout lui dire.
Ignorant ! savait-il point
Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie ?
Et suppose qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut pour son honneur
Contrefaire la furie.
Celle-ci fut vraiment,
Et réserva dans soi-même,
De quelque vengeance extrême
Le désir très véhément.
Je voudrais pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme :
Tu ne saurais autrement

Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
À tous mortels lettres closes !
Tels dons étaient pour des dieux,
Pour des rois, voulais-je dire ;
L'un et l'autre y vient de cire,
Je ne sais quel est le mieux.
Ces pensers incitaient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout.
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès était bien fait ; on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il était mari ; c'est son mal ;
Et les gens de ce caractère
Ne sauraient en aucune affaire
Commettre de pêché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé,
Voilà tout fait, et tout formé
Un époux du grand catalogue ;
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince était d'un tel mérite,
Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'était que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue ; et sans perdre de temps
Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès

S'étalaient de blancs objets :
Car fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.
Mon dessein n'était pas d'étendre cette histoire :
On la savait assez ; mais je me sais bon gré ;
Car l'exemple a très bien cadré :
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.

Rome pour ce coup-ci me fournira la scène :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendaient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants.
Qui n'aurait que vingt ou trente ans,
Ce serait un voyage à faire.
Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du tien et du mien tire son origine ;
Homme qui hors de là faisait le goguenard ;
Tout passait par son étamine :
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissait. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers dont il avait toujours
Longue liste,
Eut un Français moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur un beau jour le voyant sombre et triste,
Lui dit : « Notre féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? un Français être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes !
Vous avez des talents, nous avons des coquettes,
Non pas pour une Dieu merci. »
L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère :
Double porte, verrous, une matrone austère
Un mari, des Argus. Qu'irais-je à votre avis
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents serait moins difficile.
« Ha ! ha ! la lune aux dents, repartit le docteur
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous ; notre ville
Ne vous est pas connue en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?
Sachez que nous avons ici des créatures,
Qui ferons leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus.
La chose est chez nous très commune :
Témoignez seulement que vous cherchez fortune
Placez-vous dans l'église auprès du bénitier.
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée.
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque dame agrée,
Celle-là sachant son métier,
Vous envoyra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui faite au badinage
Vous saura ménager un secret entretien.
Ne vous embarrassez de rien.

De rien ? c’est un peu trop ; j’excepte quelque chose :
II est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu’à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l’on cause ;
Ici tous les moments sont chers et précieux.
Romaines vont au but. » L’autre reprit : « Tant mieux.
Sans être gascon, je puis dire
Que je suis un merveilleux sire. »
Peut-être ne l’était-il point ;
Tout homme est gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons ; le jeune homme ;
Se campe en une église où venait tous les jours
La fleur et l’élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D’Amours,
C’est-à-dire en chrétien beaucoup d’anges femelles.
Sous leurs voiles brillaient des yeux pleins d’étincelles.
Bénitiers, le lieu saint n’était pas sans cela.
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point
À chaque objet qui passe adoucit ses prunelles.
Révérences, le drôle en faisait des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
II offrait l’eau lustrale. Un ange entre les autres
En prit de bonne grâce : alors l’étudiant
Dit en son cœur : « Elle est des nôtres. »
II retourne au logis ; vieille vient ; rendez-vous.
D’en conter le détail, vous vous en doutez tous.
II s’y fit nombre de folies ;
La dame était des plus jolies,
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discrétion françoise
Est chose outre nature, et d’un trop grand effort.
Dissimuler un tel transport ;
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s’applaudit,

Rit en jurisconsulte, et des maris se raille.
Pauvres gens, qui n’ont pas l’esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu’ils auront !
Bien lui semblait ce soin chose un peu malaisée
Mais non pas impossible ; et sans qu’il eût cent yeux
Il défiait grâces aux Cieux
Sa femme encor que très rusée.

À ces discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais sans avoir quelque honte
Que l’héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur.
Elle l’était pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s’informant de tout, et des si et des ças,
Et comme elle était faite, et quels secrets appas,
Vit que c’était sa femme en somme.
Un seul point l’arrêtait ; c’était certain talent
Qu’avait en sa moitié trouve l’étudiant,
Et que pour le mari n’avait pas la donzelle.
« À ce signe ce n’est pas elle
Disait en soi le pauvre époux
Mais les autres points y sont tous ;
C’est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse
Et celle-ci paraît causeuse
Et d’un agréable entretien :
Assurément c’en est une autre.
Mais du reste il n’y manque rien
Taille, visage, traits, même poil ; c’est la nôtre. »

Après avoir bien dit tout bas
« Ce l’est », et puis « ce ne l’est pas, »
Force fut qu’au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur afin de mieux dire.

« Vous vous êtes donnés un second rendez-vous ? »
Poursuivit-il. « Oui ; reprit notre apôtre,
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre ;
Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.
– La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurais volontiers quelle est cette donzelle. »
L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir.
Mais qu'importe ? il suffit que je sois content d'elle
Dès à présent je vous réponds
Que l'époux de la dame à toutes ses façons
Si quelqu'une manquait, nous la lui donnerons
Demain en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute.
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais aussitôt après la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge en bonne foi
Tout ce qu'Amour a de délices ;
On peut s'en rapporter à moi. »
À ce discours jugez quels étaient les supplices
Qu'endurait le docteur. II forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier ; et sous ce personnage
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'était pas bien conseillé :
Mieux valait pour le coup se taire :
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire

Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;
Mais quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il ferait tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage ;
Chose dont à bon droit le lecteur peut douter.

Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu le feraient introduire
En ces lieux si fortunés :
Mais par malheur la vieille avait pour se conduire
Une lanterne sourde ; et plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et sans être surprise
Elle lui dit : « Attendez là
Je vais trouver Madame Élise
II la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre : et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir :
C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir
Madame attend au lit. » À ces mots notre maître
Poussé dans quelque bouge y voit d'abord paraître
Tout un déshabillé ; des mules, un peignoir
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal préfet.

Le docteur se dépouille ; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme privé de l'usage des yeux
Va d'une façon chancelante
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fut son propre empire ;
C'était en l'école de droit.
« En l'école de droit ? » Là même ; le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendaient leur régent.
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée, et grand chuchillement,
Universel étonnement.
« Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir quelqu'une ? »
Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit.
Procès. La parente se joint en cause, et dit :
Que du docteur venait tout le mauvais ménage ;
Que cet homme était fou, que sa femme était sage.
On fit casser le mariage ;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
À Saint-Croissant en Vavoureuse.
Un prélat lui donna l'habit.

Le Diable en enfer



Qui craint d'aimer, a tort selon mon sens
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connais objets doux et puissants :
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous ne sais quelle,

Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire :
On meurt d'amour, on languit, on soupire.
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux.
À tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au pêché près, sans faute :
Car pour ce point, je l'excepte et je l'ôte :
Et ne suis pas du goût de celle-là !
Qui buvant frais (ce fut je pense à Rome)
Disait : « Que n'est-ce un pêché que cela ! »
Je la condamne ; et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avait craint,
Il n'aurait pas retenu cette fille,
Qui jeune et simple et pourtant très gentille
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins
Se séquestraient ; vivaient comme des anges,
Qui çà et là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés ; choses qui bien qu'étranges
Pour Alibech avaient quelques appas :
« Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie. »
Alibech donc s'en va sans dire adieu.
Mère ni sœur, nourrice ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu.
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre
Et dans ce bois elle trouve un vieillard ;

Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n’étant lors qu’un squelette et qu’une ombre
« Père, dit-elle, un mouvement m’a pris ;
C’est d’être sainte, et mériter pour prix
Qu’on me révère, et qu’on chomme ma fête.
Ô quel plaisir j’aurais si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevais des fleurs et des présents !
Votre métier est-il si difficile ?
Je sais déjà jeûner plus qu’à demi.
– Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard, je vous parle en ami.
La sainteté n’est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l’avoir.
Dieu gard de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir.
Il faut encor pratiquer d’autres choses,
D’autres vertus qui me sont lettres closes,
Et qu’un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage. »
Disant ces mots le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.
Très sage fut d’agir ainsi sans doute,
Ne se fiant à vieillesse ni goutte,
Jeune ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit ;
Homme ayant l’âme en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée ».
C’était Rustic, jeune saint très fervent :
Ces jeunes-là s’y trompent bien souvent.
En peu de mots l’appétit d’être sainte
Lui fut d’abord par la belle explique ;

Appétit tel qu'Alibech avait crainte
Que quelque jour son fruit n'en fut marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence.
« Je n'ai, dit-il, que peu de connaissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé.
Nous vous rendrons la chose familière. »
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit ; en voici les effets.
Comme il voulait être des plus parfaits,
Il dit en soi : « Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?
Qu'est-ce cela ? moins que rien ; tous le font :
Mais d'être seul auprès de quelque belle
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triomphes grands chez les anges en sont
Méritons-les ; retenons cette fille.
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair. »
Il la retint- et fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire ;

Or sont nos saints logés sous même toit
Rustic apprête en un petit endroit
Un petit lit de jonc pour la novice.
Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'était encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna ; la fille eut appétit.

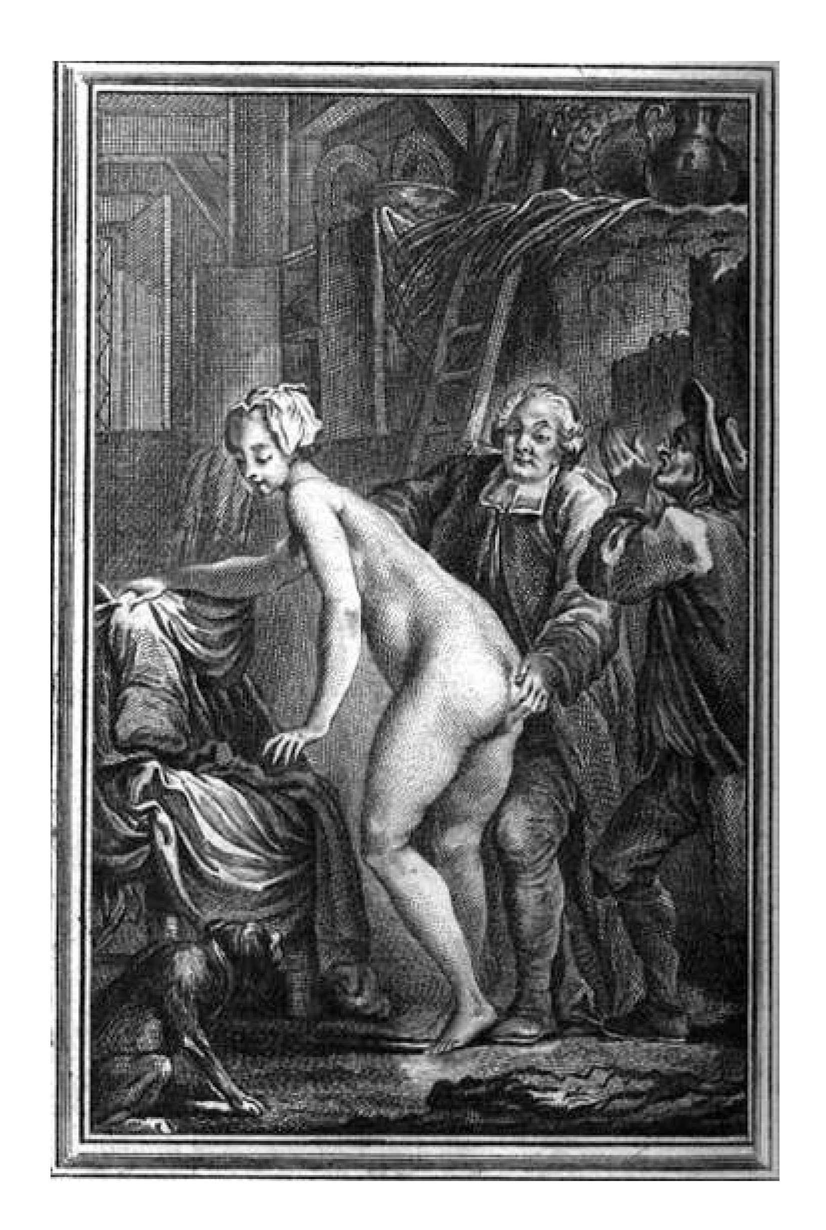
Couchés à part, Alibech s'endormit :
L'ermite non. Une certaine bête
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit ; Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce, et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point ;
Allant, venant ; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle : il va, vient, et respire :
C'est son patois ; Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite ému de passion
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline ;
Et puis voilà de ma dévotion ;
Voilà mes saints. Celui-ci s'achemine
Vers Alibech ; et l'éveille en sursaut.
« Ce n'est bien fait que de dormit sitôt
Dit le frater ; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable.
Emprisonnant en enfer le Malin.
Crée ne fut pour aucune autre fin.
Procédons-y. » Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech sans malice,
N'entendait rien à ce mystère-là :
Et ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grâce au frater,
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit :
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée.
Dont Alibech non encor déniaisée
Dit : « Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise :
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait
À sa prison : non pas qu'il m'en déplaise :
Mais il mérite en bonne vérité
D'y retourner. – Soit fait », ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eût eu toujours sa présence agréable
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : « On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute. »
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie ; autant en fait la belle.
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudrait être dépêtré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire :
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
À ses parents : c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur mû d'un appétit d'enfant
L'avait portée à tacher d'être sainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.

Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
À son enfer on n'eût quelque soupçon :
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte ; et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
« Besoin n'était que Votre Sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes.
On vous aurait, sans bouger du logis,
Même leçon même secret appris.
– Je vous aurais, dit l'une, offert mon frère.
– Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin :
– Et Néherbal notre prochain voisin
N'est pas non plus novice en ce mystère.
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti. »
Elle le fit : Néherbal n'était homme
À cela près. On donna telle somme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très suspect ;
Usant des biens que l'Hymen nous envoie.
À tous époux Dieu doint pareille joie ;
Ne plus ne moins qu'employait au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer.

La Jument du compère Pierre



Messire Jean, (c'était certain curé
Qui prêchait peu sinon sur la vendange)
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphait ; vous eussiez dit un ange,
Encore un point était touché de lui ;

Non si souvent qu'eût voulu le messire ;
Et ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
Messire Jean tel que je le décris
Faisait si bien, que femmes et maris
Le recherchaient, estimaient sa science ;
Au demeurant il n'était conscience
Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean aurait voulu tout faire ;
S'entremettait en zélé directeur
Allait partout ; disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connaître,
Dont par lui-même instruit en voulait être.

Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentait chez le compère Pierre,
Bon villageois à qui pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont pour toute ustensille
Pierre faisait subsister sa famille.
Il avait femme et belle et jeune encor,
Ferme surtout ; le hâle avait fait tort
À son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat, ce rustic ne m'eût plu ;
Pour des curés la pâte en était bonne ;
Et convenait à semblables amours.
Messire Jean la regardait toujours
Du coin de œil, toujours tournait la tête
De son côté ; comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs ;
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,

Il tient dessus ses regards attentifs :
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
À cet objet pour lui délicieux.
La villageoise était fort innocente.
Et n'entendait aux façons du pasteur
Mystère aucun ; ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchaient Magdeleine :
Bouquets de thym, et pots de marjolaine
Tombaient à terre : avoir cent menus soins
C'était parler bas-breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.

Pierre était lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même,
Mais par delà de lui demander rien,
C'était abus et très grande sottise.
L'autre lui dit : « Compère mon ami
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ? »
Pierre répond : « Parbleu Messire Jean
Je suis à vous ; disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant :
II a mange plus de son, par mon âme,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau,
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle ferait un veau :
Prenez le tout. – Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur ; obliger mon compère

Ce m’est assez, je te dirai comment.
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour par art d’enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T’en revenir ; car ton âne est si lent,
Que du marché l’heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi
Elle sera du logis revenue,
Sans pain ni soupe un peu d’herbe menue
Lui suffira. » Pierre dit : « Sur ma foi
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c’est d’avoir étudié !
Vend-on cela ? si j’avais grosse somme
Je vous l’aurais, parbleu bientôt payé. »
Jean poursuivit : « Or ça je t’apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par ou jument bien faite et poulinière
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s’ensuit
Lui reviendra : tu n’as qu’a me voir faire
Tais-toi sur tout ; car un mot seulement
Nous gâterait tout notre enchantement.
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie ; encore un coup motus,
Bouche cousue, ouvre les yeux sans plus.
Toi-même après pratiqueras la chose. »

Pierre promet de se taire, et Jean dit :
« Sus Magdeleine ; il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit :
Dégrafez-moi cet atour des dimanches ;

Fort bien : ôtez ce corset et ces manches ;
Encore mieux : défaites ce jupon ;
Très bien cela. » Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimait mieux
Demeurer femme, et jurait ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : « Voilà grande besogne !
Et bien, tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite ; est-ce par votre foi
De quoi tant craindre ? Et là la Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
À tout ôter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? hé quoi ? qu'il ne vous mange ?
Çà dépêchons ; c'est par trop marchander.
Depuis le temps Monsieur notre curé
Aurait déjà parfait son entreprise. »
Disant ces mots il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.
Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main en disant :
« Que ceci soit beau poitrail de jument. »
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tétons ;
Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère ;
Messire Jean leur fait aussi sa cour ;
Disant toujours pour la cérémonie :
« Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, » tout enfin.
Tant de façons mettaient Pierre en chagrin ;

Et ne voyant nul progrès à la chose,
Il priait Dieu pour la métamorphose.
C'était en vain ; car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisait à mettre une queue à la bête :
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean ne voulant un tel point oublier
L'attache donc : lors Pierre de crier,
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
« Messire Jean je n'y veux point de queue :
Vous l'attachez trop bas, Messire Jean ! »

Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fut déjà par le prêtre accomplie.
À bonne fin le reste aurait été,
Si non content d'avoir déjà parlé
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : « Foin de toi :
T'avais-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi ?
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'a toi-même. »
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême
Querelle Pierre, et lui dit : « Malheureux
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie : et puis viens-t'en me braire
Viens me conter ta faim et ta douleur.
Voyez un peu : Monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean laissons là cet oison :
Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;

Vous me rendrez une jument polie. »
Pierre reprit : « Plus de jument, ma mie,
Je suis content de n'avoir qu'un grison. »

Pâté d’anguille

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d’un et d’autre pain ;
Diversité c’est ma devise.

Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C’est qu’elle est neuve ; et celle-là
Qui depuis longtemps m’est acquise
Blanche qu’elle est, en nulle guise
Ne me cause d’émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D’où vient ? en voici la raison,
Diversité c’est ma devise.

Je l’ai jà dit d’autre façon
Car il est bon que l’on déguise
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité c’est ma devise.

Ce fut celle aussi d’un mari
De qui la femme était fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l’amour qu’il avait pour elle.
L’hymen, et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avait pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.

Cela ne plut pas au valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
À sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc…
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard de plus grand'fortune.
Il fit à son maître un sermon.
« Monsieur, dit-il, chacun la sienne
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la notre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connaisseurs :
Si Dieu m'avait fait tant de grâce,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrais,
Et d'une reine ne voudrais.
Mais puisqu'on ne saurait défaire
Ce qui s'est fait, je voudrais bien,
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que content de votre ordinaire
Vous ne goûtassiez plus du mien. »

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours ;
Et commanda que tous les jours
On mît aux repas, près du sire,

Un pâté d'anguille ; ce mets
Lui chatouillait fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troisième
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
« Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-la :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ? »
– M'en voilà soûl, reprit le sire.
Et quoi toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout sec :
Laissez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au diable ces pâtés maudits ;
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne. -

Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
« Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'était votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire
Vous ayez bien changé de goût ?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami, je vous apprends

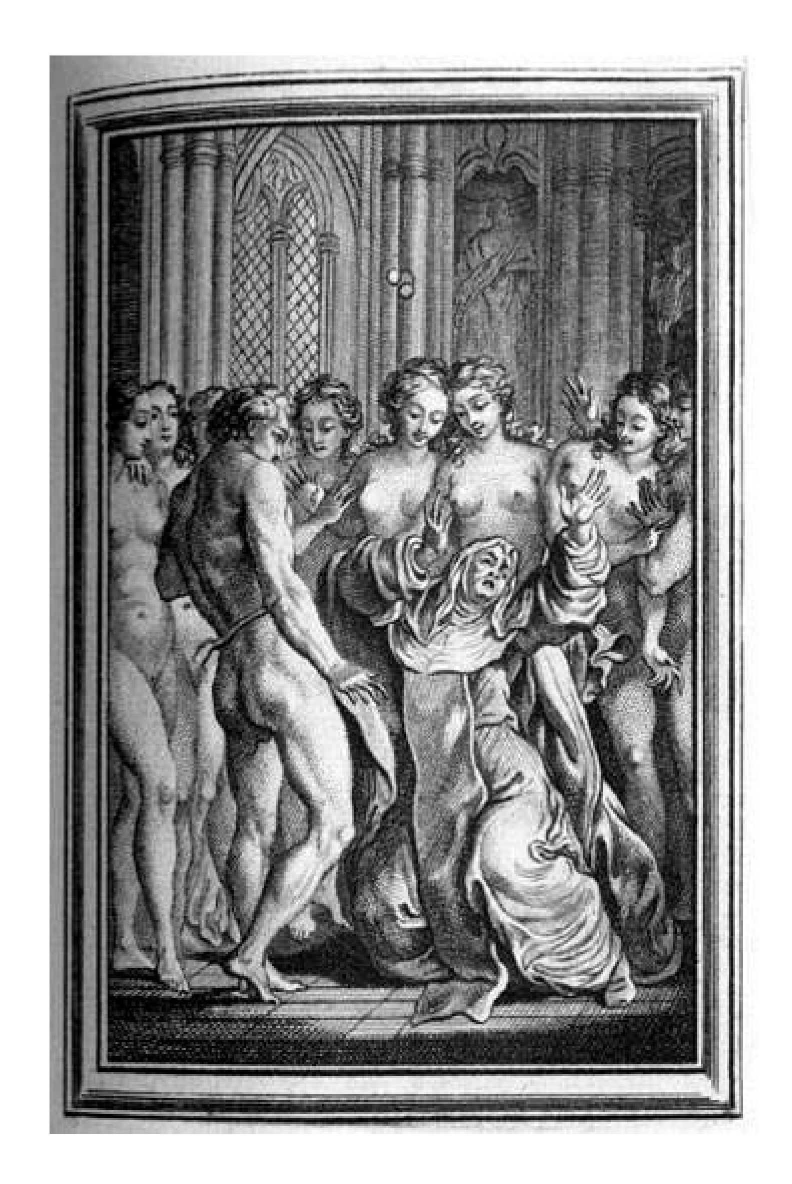
Que ce n’est pas une sottise,
En fait de certains appétis,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité c’est ma devise. »

Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n`eût à dire
Quelque chose encor là-dessus
Car après tout doit-il suffire
D’alléguer son plaisir sans plus ?
« J’aime le change. » À la bonne heure,
On vous l’accorde ; mais gagnez
S’il se peut les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. À dire vrai,
Je crois que l’amateur du change
De ce conseil tenta l’essai.
On dit qu’il parlait comme un ange,
De mots dorés usant toujours :
Mots dorés font tout en amours.
C’est une maxime constante :
Chacun sait qu’elle est mon entente :
J’ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits :
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m’en taire,
Et redirai jusques au bout,
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi ;
C’est le seul qu’il fallait ici
Persuader ; il n’avait l’âme
Sourde à cette éloquence ; et dame
Les orateurs du temps jadis

N’en ont de telle en leurs écrits.

Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu’il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d’objets en ses déduits.
Il n’était bruit que d’aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étaient pour lui les plus gentilles.
Par où le drôle en put croquer,
II en croqua, femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu’il put.
Toutes étaient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu’il vécut,
Diversité fut sa devise.

Les Lunettes



J’avais juré de laisser là les nonnes :
Car que toujours on voie en mes écrits
Même sujet, et semblables personnes,
Cela pourrait fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis :
Et puis quoi ? guimpe ; et puis guimpe sans cesse ;

Bref toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C’est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu’on épuise
Tout le sujet ; le moyen ? c’est un fait
Par trop fréquent, je n’aurais jamais fait :
II n’est greffier dont la plume y suffise.
Si j y tâchais on pourrait soupçonner
Que quelque cas m’y ferait retourner ;
Tant sur ce point mes vers font de rechutes ;
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin.
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s’était introduit un blondin
Chez des nonnains à titre de fillette.
II n’avait pas quinze ans que tout ne fût :
Dont le galant passa pour sœur Colette
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire
L’employa bien : Agnès en profita.
Las quel profit ! j eusse mieux fait de dire
Qu’à sœur Agnès malheur en arriva
Il lui fallut élargir sa ceinture
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressemblait comme deux gouttes d’eau,
Ce dit l’histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l’abbaye.
« D’où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on
Disaient les sœurs en riant, je vous prie
Trouve céans ce petit champignon ?
Si ne s’est-il après tout fait lui-même. »
La prieure est en un courroux extrême.
« Avoir ainsi souillé cette maison ! »
Bientôt on mit l’accouchée en prison.
Puis il fallut faire enquête du père.

« Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
– Serait-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
Un jeune loup ? sus qu'on se déshabille :
Je veux savoir la vérité du cas. »

Qui fut bien pris, ce fut la feinte ouaille.
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessite mère de stratagème
Lui fit… « eh bien ? » lui fit en ce moment
Lier… : « eh quoi ? » Foin ! je suis court moi-même :
Ou prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ?

vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avait
Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvait
Dans le dedans tout à son aise lire ;
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Était utile, une au cœur au contraire
Ne l'était pas ; dans les femmes surtout :
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? notre commune mère
Dame Nature y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut sa faute, elle-même en fut cause ;

N’étant jamais à son gré trop bien close.
L’homme au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la Nature perplexe.
Bref le lacet à l’un et l’autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu’on devine
Ce que lia notre jeune imprudent ;
C’est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D’un brin de fil il l’attacha de sorte
Que tout semblait aussi plat qu’aux nonnains :
Mais fil ou soie, il n’est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s’échappe ; amenez-moi des saints ;
Amenez-moi si vous voulez des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains telles qu’on les vit lors
Ne font trouver à leur esprit un corps.
J’entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l’onde
Se fait servir ; chiches et fiers appas,
Que le soleil ne voit qu’au nouveau monde,
Car celui-ci ne les lui montre pas.

La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l’entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N’avaient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu’au sire
On donna lors ; besoin n’est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tétons, et semblables ressorts
Eurent bientôt fait jouer la machine.

Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romprait son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. II s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livre d'abord. Elles vous l'empoignèrent
À certain arbre en leur cour l'attachèrent
Ayant le nez devers l'arbre tourne,
Le dos à l'air avec toute la suite :
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
À l'arsenal ou sont les disciplines,
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables,
Bref que le sort ami du marjolet
Écarte ainsi toutes les détestables,
Vient un meunier monté sur son mulet
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quille
« Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
Le plaisant saint ! jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs, dis-moi.
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaisait-elle ? était-elle jolie ?
Car à te voir tu me portes ma foi
(Plus je regarde et mire ta personne)
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne. »
L'autre répond : « Hélas ! c'est le rebours :
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours.

Voilà mon mal ; Dieu me doint patience ;
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fut-ce pour le Roi ;
Me donnât-on aussi gros d'or que moi. »
Le meunier rit ; et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit : « Idiot,
Scrupule toi, qui n'es qu'un pauvre hère !
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Notre curé ne serait pas si sot.
Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place :
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi ;
Je n'y veux point de quartier ni de grâce :
Viennent ces sœurs ; toutes je te répond,
Verront beau jeu si la corde ne rompt. »
L'autre deux fois ne se le fait redire.
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule on aurait vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets : procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau, dit-il, Mesdames :
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi, vous verrez des merveilles.
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
Mais quant au fouet je n'y vaux rien du tout.
– Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire.
S'écria lors une de nos sans-dents.
Quoi tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?
Tant pis pour toi, tu payras pour le sire.
Nous n'avons pas telles armes en main,

Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens tiens, voilà l'ébat que l'on désire. »
À ce discours fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
« Mesdames je… ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû. »
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine.
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau
N'auraient voulu, je gage, être en sa peau.

Janot et Catin

J'ai composé ces stances en vieil style, à la manière du blason des fausses amours, et de celui des folles amours dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais. Je ne suis pas de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Crétin.

Un beau matin,
Trouvant Catin
Toute seulette,
Pris son tétin
De blanc satin,
Par amourette :
Car de galette,
Tant soit mollette,
Moins friand suis pour le certain.
Adonc me dit la bachelette :
« Que votre coq cherche poulette ;
Ici ne fera grand butin. »

Telle censure
Ne fut si sure
Qu'elle espéroit :
De ma fressure
Dame Luxure
Jà s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas estoit,
Que je quis meilleure aventure :
Catin ce jeu point n'entendoit ;
Mieux attaquois, mieux défendoit ;

Dont je souffris peine très dure.

Pendant l’étrif,
D’un ton plaintif
Dis chose telle :
Las moi chétif,
En son esquif
Charon m’appelle.
Cessez donc belle
D’être cruelle
À cetuy votre humble captif,
Il est à vous, foie et ratelle.
Bien grand merci, répondit-elle ;
Besoin n’ai d’un tel apprentif.

JANOT

Je vous affie
Et certifie
Que quelque jour
J’ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l’étour :
Le dieu d’amour
Sait plus d’un tour ;
Que votre cœur trop ne s’y fie ;
Car quant à moy j’ay belle paour
Qu’à vous férir n’ait le bras gourd ;
Le contemner est donc folie.

CATIN

Vous n’avez pas
Bien pris mon cas
Ne ma sentence ;
De tomber, las,

D'amour ès lacs
Ne fais doutance.
Mais telle offense,
En conscience,
Ne commettrois pour cent ducats :
Que ce soit donc votre plaisance,
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas.

JANOT

Alors qu'on use
De vaine excuse
C'est grand défaut ;
Telle refuse,
Qui après muse,
Dont bien peu chault :
Car point ne fault
Tout homme caut
À chercher mieux quand on l'amuse ;
Dont je conclus qu'en amours faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent ;
Roses et flours,
Tous plaisans tours,
Mieux y conviennent :
Assez tost viennent,
Voire et proviennent
Du temps qu'on perd douleurs et plours :
Tant que tels cas aux gens surviennent,
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux jours.

Ainsi preschois,
Et j'émouvois
Cette mignonne ;
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois :
Berger berger, ton heure sonne ;
J'entendis clair, car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur qui ceci veois,
Ton serviteur qui Jean se nomme
Dira le reste une autre fois.

Le Cuvier



Soyez amant, vous serez inventif :
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention :
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.

Certain cuvier, dont on fait certain conte
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.
Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un tonnelier et sa femme Nanon
Entretenaient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris
Y conduisant un de ses bons amis ;
C'est Cocuage ; il fut de la partie ;
Dieux familiers, et sans cérémonie
Se trouvant bien dans toute hôtellerie
Tout est pour eux bon gîte et bon logis
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressait Madame Anne.
Ils en étaient sur un point, sur un point…
C'est dire assez de ne le dire point,
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret ; Justement, justement…
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : « J'ai vendu
Notre cuvier. – Combien ? dit Madame Anne.
– Quinze beaux francs. – Va tu n'es qu'un gros âne
Repartit-elle : et je t'ai d'un écu ; ;
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferais-tu malheureux sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner, cependant

Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme :
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu, le galant a bon foie :
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié. – Doucement notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus Monsieur, sortez
Çà que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse.
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau. »

Le galant sort ; l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,
Deçà delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
À nos amants bien diffèrent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avait troublé le galant personnage
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentait l'aise.
Nul d'eux n'était à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

La Chose impossible



Un démon plus noir que malin
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact de notre amant et de l'esprit follet
Ce fut que le premier jouirait à souhait
De sa charmante inexorable.
« Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable
Quand il a fait ce plaisir-là,

À tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même, et puis sur la même heure
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement ;
Toujours ainsi, sans nul retardement :
Sinon, ni ton corps ni ton âme
N'appartiendront plus à ta dame
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera. »
Le galant s'accorde à cela
Commander, était-ce un mystère ?
Obéir est bien autre affaire
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle ; en a contentement
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareille ;
Se trouve très heureux ; hormis qu'incessamment
Le diable était à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandait
Tout ce qui lui venait en tête ;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête ;
En moins d'un tour de main cela s'accomplissait
Mainte pistole se glissait
Dans l'escarcelle de notre homme.
II envoyait le diable à Rome ;
Le diable revenait tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étaient longs,
Aucune chose malaisée.

L'amant à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui fallait trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité :
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
« Quoi ce n'est que cela ? lui repartit la dame :
Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz :
« Défrise-moi ceci ; fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. » Lors elle lui donna
Je ne sais quoi qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie ;
Illustre et noble confrérie
Moins pleine d'hommes que de dieux.
L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nul retours.
Va-t'en y travailler, et cours. »

L'esprit s'en va ; n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,
Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau,
Fait séjourner au fond de l'eau ;
Sans que la ligne fut d'un seul point étendue ;
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît
C'était temps et peine perdue :
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltait contre le vent, la pluie
La neige, le brouillard : plus Satan y touchait,
Moins l'annelure se lâchait.
« Qu'est ceci, disait-il, je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin
Qui n'y perdît tout son latin. »
Messire diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit : « Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends, tiens, le voilà,

Je suis *victus*, je le confesse.
– Notre ami Monsieur le luiton,
Dit l’homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
Celui-ci n’est pas seul, et plus d’un compagnon
Vous aurait taillé de l’ouvrage. »

Le Magnifique

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté ;
Rocher fut-il ; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent ;
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement et n'être pas un sot :
Quant à l'avare on le hait : le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin nommé le Magnifique
La possédait en propre original.
Le Magnifique était un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avait mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avaient par toute terre
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête était belle :
Elle excitait doublement le désir :
Rien n'y manquait, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin était de cette dame
Bail et mari : pourquoi bail ? ce mot-là
Ne me plaît point ; c'est mal dit que cela ;

Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne baillait ;
Trop bien cet homme à la garder veillait
De tous ses yeux ; s'il en eut eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyait pas possible
Qu'il le fut onc ; il défiait les gens.
Au demeurant il était fort sensible
À l'intérêt, aimait fort les présents.
Son concurrent n'avait encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignorait, ce lui semblait, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toujours une même chanson)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
II n'avait su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant
Voici comment s'y prit notre assiégeant.

Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents était ;
Non qu'il en fît, mais il en recevait.
Le Magnifique avait un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisait grand cas :
Il l'appelait à cause de son pas

La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer ; l'époux s'en excusa :
« Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. » Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : « Eh bien ! faisons mieux ; ne troquez ;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que vous présent j'entretienne Madame.
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme.
Je vous demande un quart d'heure sans plus. »
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
« J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?
Ma foi mon cher gardez votre cheval.
– Quoi, vous présent ? – Moi présent. – Et quel mal
Encore un coup peut-il en la présence
D'un mari fin comme vous arriver ? »
Aldobrandin commence d'y rêver :
Et raisonnant en soi : » Quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol ; à son dam ;
Que prétend-il ? pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
À ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. – La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. » II y consent encore :
Puis va quérir sa femme en ce moment.

Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle

Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
« Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? ah je vous crois, Madame
De trop bon sens. Si j'avais le loisir,
Je ferais voir par les formes ma flamme,
Et vous dirais de cet ardent désir
Tout le menu : mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?
Renvoyrez-vous de la sorte un pauvre homme
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme.
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y sais un secret.
Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par son langage doux
Rompt à mon sens quelque peu le silence.
J'y lis ceci : « Ne croyez pas, Monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,

M’ont avant vous déclare votre amour.
Bien loin qu’il m’ait en nul point offensée,
Je vous dirai que des le premier jour
J’y répondis, et me sentis blessée
Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
– Ce qu’il nous sert ? je m’en vais vous le dire :
Étant d’accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre ;
De votre époux nous venger et nous rire ;
Bref le payer du soin qu’il prend ici ;
De ces fruits-là le dernier n’est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y, ne doutez du succès :
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu’à sa maison des champs, je vous l’assure,
Tantôt il n’aille éprouver sa monture
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l’échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin :
Je l’ai gagné : la rue est trop publique.
Ne craignez rien. – Ah mon cher Magnifique
Que je vous aime ! et que je vous sais gré
De ce dessein ! venez, je descendrai.
C’est vous qui parle ; et plût au Ciel, Madame
Qu’on vous osât embrasser les genoux !
– Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d’un jaloux.

L’amant la quitte ; et feint d’être en courroux ;
Puis tout grondant : « Vous me la donnez bonne
Aldobrandin ; je n’entendais cela.
Autant vaudrait n’être avecque personne
Que d’être avec Madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole
Le mien hannit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix. »
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendrait à bout
J'y tiendrai œil ; car ce n'est pas là tout
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs. »

Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent
C'est un détail trop long ; lecteur prudent
Je m'en remets à ton bon jugement.
La dame était jeune, fringante, et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;
Moins n'en valait si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Messire Aldobrandin
Ne l'avait fait bâtir pour cet usage.

Conclusion qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua ;
Tant sut jouer son jeu la haquenée :
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connais bien qui ne sont si chanceux
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

Le Tableau



On m’engage à conter d’une manière honnête
Le sujet d’un de ces tableaux
Sur lesquels ont met des rideaux.
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants et délicats
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes ;
Ce n’est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu’on ne vit jamais.

Toute matrone sage, à ce que dit Catulle
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Venus par la main de Junon
À ce plaisant objet si quelqu'une recule
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux >
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place
Tout y sera voile ; mais de gaze ; et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement, et s'exprime avec grâce,
Fait tout passer ; car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
« Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles,
Le sexe porte œil sans toutes ces façons ? »
Je réponds à cela : « Chastes sont ses oreilles
Encor que les yeux soient fripons. »

Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé :
Muses venez m'aider ; mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses ne bougez donc ; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C’est assez raisonner ; venons à la peinture.
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d’Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avait en l’un de ses faubourgs
Un monastère.
Vénus en fit un séminaire.
Il était de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu’il était de galants aussi.
En ce lieu hantaient d’ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs,
Et docteurs,
Et bacheliers surtout. Un de ce dernier ordre
Passait dans la maison pour être des amis,
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils
Son chapeau luisant, sur son rabat bien mis
La médisance n’eût su mordre.
Ce qu’il avait de plus charmant,
C’est que deux des nonnains alternativement
En tiraient maint et maint service.
L’une n’avait quitté les atours de novice
Que depuis quelque mois ; l’autre encor les portait :
La moins jeune à peine comptait
Un an entier par-dessus seize ;
Âge propre à soutenir thèse ;
Thèse d’amour ; le bachelier
Leur avait rendu familier
Chaque point de cette science
Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d’impatience
Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;
Et pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,

Devaient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal.
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce.
Tout passa par ses mains, et le vin, et la glace,
Et les carafes de cristal.
On s'y serait miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre.
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formaient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières Excellences
Aimaient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste leur beauté
Aiguisait l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentaient l'ardeur des amants.
Leur taille était presque semblable.
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté, tout charmait, tout était fait au tour.
En mille endroits nichait l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire
Sous ceci, sous cela que voit peu œil du jour
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
À ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venait
Les bras ouverts, et les prenait
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendait le bachelier trop lent ;
Et de lui tout en l'attendant
Elles disaient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputaient son retardement
À quelques amitiés nouvelles.
« Qui peut le retenir, disait l'une, est-ce amour ?
Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
– Qu'il y revienne de sa vie,

Disait l'autre il aura son tour. »

Tandis qu'elles cherchaient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire
Certain fardeau peu nécessaire.
Ce n'était qu'un prétexte, et selon qu'on m'a dit
Cette dépositaire ayant grand appétit
Faisait sa portion des talents de ce rustre
Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.
Le coquin lourd d'ailleurs, et de très court esprit
À la cellule se méprit.
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre, on est surpris, on le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étaient donné le mot :
« Servons-nous de ce maître sot.
II vaut bien l'autre ; que t'en semble ? »
La professe ajouta : « C'est très bien avisé
Qu'attendions-nous ici ? qu'il nous fût débité
De beaux discours ? non non ; ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud doit valoir pour le point souhaité
Bachelier et docteur ensemble. »
Elle en jugeait très bien ; la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il semblait prendre,
Faisaient de lui beaucoup attendre.
C'était l'homme d'Ésope ; il ne songeait à rien
Mais il buvait et mangeait bien ;
Et si Xantus l'eût laissé faire,
Il aurait poussé loin l'affaire.
Ainsi bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé

Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de mazet
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point ;
Dieu des vers, ne me quitte point ;
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude, et de sœur Thérèse.
N'aurait-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?

Il me semble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : « Tout beau ; ces matières
À fond ne s'examinent guères. »
J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon.
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître des cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies :
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume.
Ses yeux sont violents. À terre on vit bientôt
Le galant cathédral ; ou soit par le défaut
De la chaise un peu faible ; ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume ;
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Un discours véhément, et plein d'émotion ;
On entendit craquer l'amoureuse tribune…
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.

Censeurs, n’approchez point d’ici votre œil profane.
Vous gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane.
Claude la débusqua, s’emparant du timon.
Thérèse pire qu’un démon
Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;
Mais celle-ci n’est pas personne
À céder un poste si doux.
Sœur Claude prenez garde à vous ;
Thérèse en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. « Qu’elle ait. » C’est bien répondre ;
Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien.
Je ne m’étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien ;
Thérèse est mal contente et gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats.
Leur fureur n’a point de seconde.
J’en prends à témoin les combats
Qu’on vit sur la terre et sur l’onde,
Lorsque Paris à Ménélas
Ôta la merveille du monde.
Qu’un pitaud faisant naître un aussi grand procès
Tint ici lieu d’Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien ; troublez nonne en sa joie,
Vous verrez la guerre de Troie.
Quoique Bellone ait part ici,
J’y vois peu de corps de cuirasse,
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace
Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles vous m’entendez : je n’en dirai pas plus :

L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables !
Les Cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables :
Celui du preux Achille aurait été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.
Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma description :
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles,
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet
Sœur Thérèse la détrônée.
Elle eut son tour : notre Mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là ;
Du festin pas un mot : je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea :
Ce fut l'intermède et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse, et pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas, Sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler,
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise,
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

LIVRE CINQUIÈME

La Clochette

Ô combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré ? c'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs ;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point,
Et supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrais-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier,
(Interprétez ce mot à votre guise,
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise,
Ores ce sont suppôts de sainte église)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les près, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajolait la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette,
Aux environs allait l'herbe mangeant ;
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer :

Le malheur fut qu'elle était trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps :
Les lois songeaient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science :
Ce fut en vain ; le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour était langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.

Que fit l'amant ? croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rez de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit ;
Le demeurant, non compté par la belle,
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis ;
Sa mère étant moins oublieuse qu'elle
Vit qu'il manquait une pièce au troupeau :
Dieu sait la vie ; elle tance Isabeau
Vous la renvoie, et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avait d'abord étoupé la clochette ;
Puis il la prit, et la faisant sonner
Il se fit suivre, et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
« Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment. »
À ce discours, la fille toute en transe

Remplit de cris ces lieux peu fréquentés ;
Nul n’accourut. Ô belles évitez
Le fond des bois et leur vaste silence.

Le Fleuve Scamandre



Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut, et rit de mon serment ;
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle ;
Tout obéit, tout cède à cet enfant :
J'ai désormais besoin en le chantant
De traits moins forts, et déguisant la chose.
Car après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus : que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si dans ces vers j'introduis et je chante

Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion :
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
À se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiraient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistaient encor les ruines de Troie ;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'était construit un bourg
Noble par ces malheurs ; la Priam et sa cour
N'étaient plus que des noms, dont le Temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi.
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon le héros de ces vers
Se promenait près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre était auprès : l'innocente pucelle

Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache : il contemple, il admire,
II ne sait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on était rempli de ces divinités
Que la Fable a dans son empire,
II songe à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements
Se couronne de joncs, et d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure, et le dieu des amants :
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Aurait fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle : elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi.
Peu de Fleuves pourraient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi :
Mon cristal est très pur, mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois, car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir. »
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtait le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès le banni dit adieu.
« Revenez, dit-il, en ce lieu :
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache :
Nous le déclarerons quand j'en aurai parle
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »
La nouvelle déesse à ces mots se retire ;
Contente ? Amour le sait. Un mois se passe et deux,
Sans que pas un du bourg s'aperçut de leurs jeux.
Ô mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus ! le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :
« Ah ! voilà le fleuve Scamandre. »
On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament ;
On en rit ; car que faire ? aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le dieu qui s'enfuit à grand'erre
D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on ferait au Scamandre un très méchant parti
En ce temps-là semblables crimes
S'excusaient aisément : tous temps, toutes maximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin,
Pour quelques traits de raillerie ;
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main :
Les dieux ne gâtent rien : puis quand ils seraient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

La Confidente sans le savoir, ou le stratagème



Je ne connais rhéteur, ni maître ès arts
Tel que l'Amour ; il exerce en bien dire ;
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire :
La guerre aussi s'exerce en son empire,
Tantôt il met aux champs ses étendards
Tantôt couvrant sa marche et ses finesses
II prend des cœurs entourés de remparts.

Je le soutiens : posez deux forteresses
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars
Que celui-ci fasse agir tout un monde
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien
Devant son fort je veux qu'il se morfonde
Amour tout nu fera rendre le sien.
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte à Géronte donnée,
Méritait mieux qu'un si triste hyménée ;
Elle avait pris en cet homme un époux
Malgracieux, incommode et jaloux.
Il était vieux ; elle à peine en cet âge
Où quand un cœur n'a point encore aimé
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout, à ce doux sentiment ;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir et tout, et rien c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Était, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins en une âme discrète.
Je croirais bien qu'ainsi l'on le prétend ;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,

De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus !
Le point était d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère,
Il en provient maint et maint accident.
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver ? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savait atteindre
À ses desseins d'une ou d'autre façon ;
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avait une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuait
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appelait),
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
« Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;
Je ne saurais faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu ; je le tais pour raison.
Faites cesser pour Dieu cette poursuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie. »
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net

Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie,
Avec serments, qu'il eût un tel dessein
Madame Alis l'appelle enfant du diable,
« Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteraient qu'on vous fît votre sauce.
Laissons cela ; la chose est vraie ou fausse
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. – Je le puis aisément. »
Reprit Cléon. Puis au même moment
II va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étaient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle :
« Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente. »
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
« Quel malheureux ! » puis l'autre la quittant,
Elle le mande ; il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
II me faudrait une langue de fer ;
Et quand de fer j'aurais même la langue,
Je n'y pourrais parvenir ; tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande :
« Allez Satan, allez vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. » La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire ; avouer qu'il eût tort,
C'était trahir par trop sa conscience.

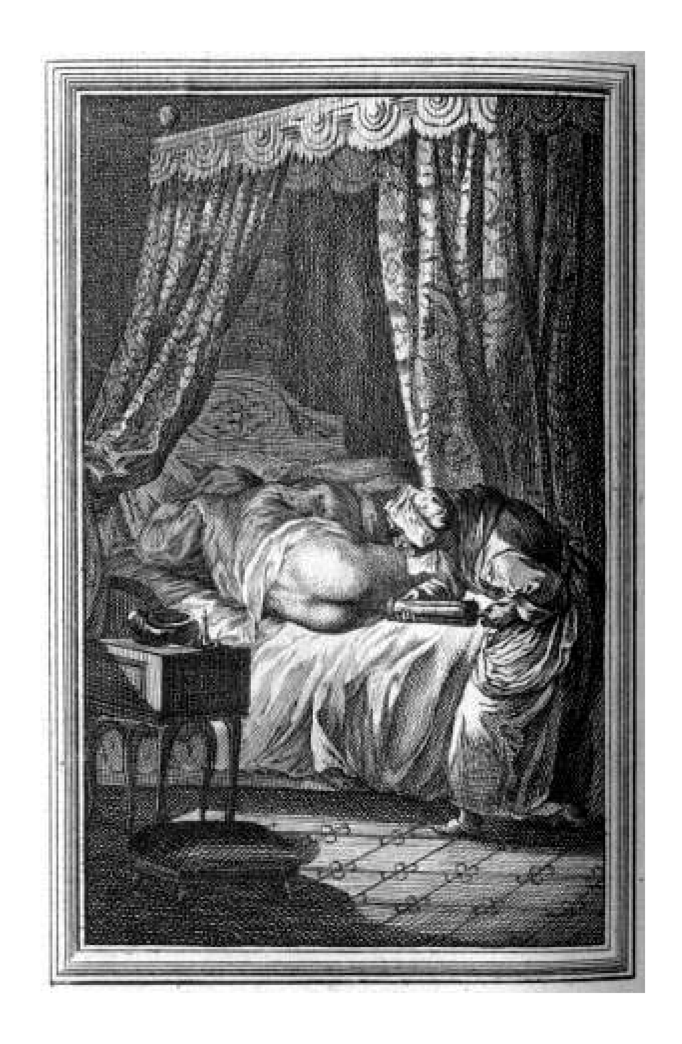
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant qu'enfin il dit en soi :
« Si c'était là quelque ruse d'Aminte ?
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte. »
Elle me dit : « Ô Cléon aime-moi,
Aime-moi donc », en disant que je l'aime :
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyait goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute ;
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osais, dès ce même moment
Je l'irais voir, et plein de confiance
Je lui dirais quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapait au logis ?
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'étaient passes encor,
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
« Il faut, dit-elle, enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents ? c'est bien choisir sa femme ;
Tenez, voilà rubis et diamants,
Voilà bien pis, c'est mon portrait, Madame.
Assurément de mémoire on l'a fait
Car mon époux à tout seul mon portrait.
À mon lever cette personne honnête,
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette ; et s'il était ici…

Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés, et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il ? pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Géronte
Je poserais tantôt un si bon guet
Qu'il serait pris ainsi qu'au trébuchet
Ou s'enfuirait avec sa courte honte. »
Ces mots finis, Madame Aminte sort
Une heure après, Cléon vint, et d'abord,
On lui jeta les joyaux et la boëte :
On l'aurait pris à la gorge au besoin :
« Et bien, cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien ; vous allez bien plus loin. »
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venait de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti :
« J'aimais, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
– Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre, »
Lui dit Alis, il ne le prit pourtant.
Trop bien minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avait marqué :
Le rendez-vous était bien expliqué.
Ne doutez point qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendait à la porte :
Un profond somme occupait tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étaient voilés par une épaisse nue.

Comme on avait toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autres discours
Ils vont, ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame était jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
« Mais dites-moi, de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour.
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle ;
Et vous devez vous-même l'avouer. »
Elle rougit, et n'en fut que plus belle ;
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua ; ne fit-il que louer ?

Le Remède



Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même.
J'en fais souvent dans mes contes l'essai
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits :
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms ; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser ;
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire ;

Et c’est ainsi que je vais en user.
Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l’air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant,
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune surtout, à peine son menton
S’était vêtu de son premier coton.
La fille était un parti d’importance :
Charmes et dot, aucun point n’y manquait :
Tant et si bien que chacun s’appliquait
À la gagner ; tout Le Mans y courait.
Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinait trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau,
La destinaient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d’eux que l’amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse
Les fit changer, que sais-je quoi ? tout duit
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L’amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle :
C’était là tout : eh que faut-il encor ?
Force comptant ; les biens du siècle d’or
Ne sont plus biens, ce n’est qu’une ombre vaine
Ô temps heureux ! je prévois qu’avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine :
Ton innocence eût secondé l’ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l’ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us de l’île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,

Nomment cela « paroles de présent. »
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire :
L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée ;
Dire comment, ce serait chose aisée ;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendaient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.
Avint pourtant que notre belle un soir
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'était participante :
« Je me sens mal ; n'y saurait-on pourvoir ? »
L'autre reprit : « Il vous faut un remède ;
Demain matin nous en dirons deux mots. »
Minuit venu, l'époux mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement,
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avait averti de la chose.
Il n'était pas sur les bords du sommeil,
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose,
Ayant ouvert les portes d'Orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur il s'en rencontra deux,
Car la saison approchait de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;

Elle n’avait qu’à tenir bonne mine,
Et faire entrer l’amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle :
L’émotion lui tourna la cervelle
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L’amant fut sage, il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La gouvernante, ayant mis ses lunettes
Sur le galant son adresse éprouva :
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s’en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes !

Si tout ceci passait pour des sornettes
(Comme il se peut, je n’en voudrais jurer)
On chercherait de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère
Ils me diront : « Votre belle en sortit
En fille sotte et n’ayant point d’esprit
Vous lui donnez un autre caractère :
Cela nous rend suspecte cette affaire ;
Nous avons lieu d’en douter, auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas. »
Je répondrai… Mais que sert de répondre ?
C’est un procès qui n’aurait point de fin :
Par cent raisons j’aurais beau les confondre ;
Cicéron même y perdrait son latin.
Il me suffit de n’avoir en l’ouvrage
Rien avancé qu’après des gens de foi :
J’ai mes garants, que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

Les Aveux indiscrets

Paris, sans pair, n’avait en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable et jeune Aminte.
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenait sous son aile
Son père avait du comptant et du bien
Faites état qu’il ne lui manquait rien.
Le beau Damon s’étant pique pour elle
Elle reçut les offres de son cœur :
Il fit si bien l’esclave de la belle
Qu’il en devint le maître et le vainqueur :
Bien entendu sous le nom d’hyménée :
Pas ne voudrais qu’on le crût autrement.

L’an révolu ce couple si charmant
Toujours d’accord, de plus en plus s’aimant
(Vous eussiez dit la première journée)
Se promettait la vigne de l’abbé ;
Lorsque Damon, sur ce propos tombé
Dit à sa femme : « Un point trouble mon âme
Je suis épris d’une si douce flamme
Que je voudrais n’avoir aimé que vous,
Que mon cœur n’eût ressenti que vos coups
Qu’il n’eût logé que votre seule image
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J’ai cependant éprouvé d’autres feux ;
J’en dis ma coulpe, et j’en suis tout honteux.
Il m’en souvient, la nymphe était gentille,
Au fond d’un bois, l’Amour seul avec nous ;
Il fit si bien, si mal, me direz-vous,

Que de ce fait il me reste une fille.
– Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :
J'étais un jour seulette à la maison ;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon ;
J'en eus pitié ; mon naturel est bon ;
Et pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon. »
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'âme jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt.
Il sort plein d'ire, il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
« Je suis bâté ». Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la mégnie,
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avaient que cette fille unique,
La nourrissaient, et tout son domestique,
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille ;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte était entrouverte ; il s'approche ;
Bref il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille en ces mots :
« Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,
Qui l'aurait cru ? car enfin, je vous prie,
Qui vous forçait ? quelle obligation
De révéler une chose semblable ?

Plus d’une fille a forligné ; le diable
Est bien subtil ; bien malins sont les gens.
Non pour cela que l’on soit excusable :
Il nous faudrait toutes dans des couvents
Claquemurer jusques à l’hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée ;
J’en garde au cœur un sensible regret.
J’eus trois enfants avant mon mariage
À votre père ai-je dit ce secret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ? »
Ce discours fut à peine proféré,
Que l’écoutant s’en court, et tout outre
Trouve du bât la sangle et se l’attache,
Puis va criant partout : « Je suis sanglé. »
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu’il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant, chacun à sa manière,
« Bâté » le gendre, et « sanglé » le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telles choses mécroire
Et par exemple, écoutez bien ceci.
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avait eus son rival,
D’un coup de poing il tua son cheval.
Pouvait-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos ?
Puis s’en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
« Je suis bâté, sanglé ! » car il n’importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité ;
Ce n’est assez, cela ne doit suffire ;
Il faut aussi montrer l’utilité
De ce récit ; je m’en vais vous la dire.

L’heureux Damon me semble un pauvre sire.
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l’admire.
Se confesser à son propre mari !
Quelle folie ! imprudence est un terme
Faible à mon sens pour exprimer ceci.
Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d’hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l’honnêteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d’un ou d’autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit point éventé.
Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

La Matrone d'Éphèse

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
« Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ? »
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.
Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale
Et selon la commune voix
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté :
On l'allait voir par rareté :
C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimait d'amour folle.

Il mourut. De dire comment,
Ce serait un détail frivole
Il mourut, et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Qui n’abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu’elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu’on sache qu’en ces malheurs
De quelque désespoir qu’une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l’affligée
Que tout à sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pêcher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D’accompagner cette ombre aux enfers descendue.

Et voyez ce que peut l’excessive amitié ;
(Ce mouvement aussi va jusqu’à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m’entends bien ; c’est-à-dire en un mot
N’ayant examiné qu’à demi ce complot,
Et jusques à l’effet courageuse et hardie.
L’esclave avec la dame avait été nourrie.
Toutes deux s’entr’aimaient, et cette passion
Était crue avec l’âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D’une telle inclination.
Comme l’esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l’ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S’appliquait seulement à tout moyen possible

De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :
Le fer aurait été le plus court et le mieux,
Mais la dame voulait paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille et pourtant chère.
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi
Remplirait aussitôt sa place,
C'était trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet sans autres paroles
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
II leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie.
Le temps avait agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles :
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit ; et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez des vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non Madame, il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;

Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts.
Que vous servira-t-il d'en être regardée.
Tantôt en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : hélas ! c'est dommage
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

À ce discours flatteur la dame s'éveilla
Le Dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois ; de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; L'autre effleura la dame
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,.
Poison qui de l'amour est le premier degré
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
II fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degré, comme l'on peut penser :
De l'un à l'autre il fait cette femme passer
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.

Pendant cet hyménée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas
Mais en vain, la chose était faite.

Il revient au tombeau conter son embarras
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connaîtront rien. »
La dame y consentit. Ô volages femelles !
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvait l'autre ; et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Belphégor

À Mademoiselle de Champmeslé

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps : nous la saurons dompter
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première.
Vous auriez eu mon âme toute entière
Si de mes vœux j'eusse plus présumé,
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami ;
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire.

Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisait passer ses sujets en revue.
Là confondus tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ? »
L'une disait : « Hélas c'est mon mari » ;
L'autre aussitôt répondait : « C'est ma femme. »
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence ;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref ce qui suit notre condition,

Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction,
Par ses bons tours, et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devait durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans
On s'étonnait d'une telle bombance.
II tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa
Car il est maître en l'art de flatterie
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançait : il n'était point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fut-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor

Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen, en journaux différents ;
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
À Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence était lors ;
Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que Madame Honnesta,
C'était son nom, avait eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer,
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
À gagner celle ou ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissaient
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons : l'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de Madame Honnesta.
Auparavant le notaire y passa :
Dont Belphégor se moquant en son âme :
« Hé quoi ! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté. »
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes
Dans les procès en prenant le revers.
Les si, les cas, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe, ;
Chez les amants tout plaît, tout est.
Chez les époux tout ennuie, et tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
« Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? » Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honnesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise
« Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle, un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritait-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, et si je faisais bien… »
Il n'est pas sûr qu'Honnesta ne fit rien :

Ces prudes-là nous en font bien accroire.

Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment.
Souvent leur guerre avait pour fondement
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement,
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épousa
La parente de Madame Honnesta,
Ayant sans cesse et le père, et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.

Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eût un intendant.
Un intendant ? qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui comme on dit sait pécher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au seigneur resterait :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, était certain trafic

Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il était dit que tout serait fatal
À notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agents tels que la plupart des nôtres,
En abusaient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompe des uns, mal servi par les autres.
II emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
À Matheo, c'était le nom du sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il était ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentait,
Ses créanciers et sa femme encor pire :
Qu'il n'y savait remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon : irait-on là le prendre ?
Dame Honnesta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse et qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortirait,
Sitôt que lui Matheo l'en prierait ;
Trois fois sans plus, et ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvait assez bien ;
Mais Matheo moyennant grosse somme

L’en fit sortir au premier mot qu’il dit.
C’était à Naples, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l’en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d’un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naples avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;
Maint jeune prince était son poursuivant.
Là d’Honnesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
II n’était bruit aux champs comme à la ville
Que d’un manant qui chassait les esprits.
Cent mille écus d’abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l’empêchaient d’espérer
Que Belphégor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif, et misérable,
Et ne connaît celui-ci nullement.
Il beau dire ; on le force, on l’amène,
On le menace, on lui dit que sous peine
D’être pendu, d’être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l’heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur.
D’un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n’est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D’un côté sont le gibet et la hart,
Cent mille écus bien comptés d’autre part.
Matheo tremble, et lorgne la finance.

L’esprit malin voyant sa contenance
Riait sous cape, alléguait les trois fois ;
Dont Matheo suait en son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes.
Le tout en vain : plus il est en alarmes,
Plus l’autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n’avait nul crédit.
On vous le happe, et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l’assistance,
Nécessite lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu’on battît le tambour,
Ce qui fut fait ; de quoi l’esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit ? coquin, qu’entends-je là ? »
L’autre répond : « C’est Madame Honnesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l’époux que le Ciel lui donna. »
Incontinent le diable décampa,
S’enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu’avait eu son voyage :
« Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu’aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l’Hymen fait de sa confrérie
J’ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne
Elle eut jadis un plus heureux destin
Mais comme tout se corrompt à la fin
Plus beau fleuron n’est en votre couronne. »

Satan le crut : il fut récompensé
Encor qu’il eût son retour avancé
Car qu’eut-il fait ? ce n’était pas merveilles
Qu’ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,

Il fut contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrais voir quelque saint y durer
Elle eut à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison :
En second lieu si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.

Les Quiproquo

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et nous jouant un tour de son métier
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux j'en parle à juste cause.
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.

Chloris et moi nous nous aimions d'amour
Au bout d'un an la belle se dispose
À me donner quelque soulagement,
Faible et léger, à parler franchement.
C'était son but : mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant,
L'époux était aux champs heureusement,
Mais il revint la nuit à peine close.
Point de Chloris : le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement.
Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc, ou réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme,
De pareils traits tous les livres sont pleins.
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante ;
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendait pas.

L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau
Fait de ces tours ; celui-là du berceau
Lève la paille à l'égard du Boccace ;
Car quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits à peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquos de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé,
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
La Clidamant que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivait heureux, se pouvait dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devaient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut, le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame était une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps, il ne lui manquait rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avait un peu plus d'agrément,
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillais, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix ; c'était cette soubrette.

Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
(En la suivante) était, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix :
Sur ce pied-là qu'eût coûté la maîtresse ?
Peut-être moins ; car le hasard y fait.
Mais je me trompe, et la dame était telle
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Aurait perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'aurait réussi.
Devrais-je y faire entrer les dons aussi ?
Las ! ce n'est plus le siècle de nos pères.
Amour vend tout, et nymphes et bergères ;
Il met le taux à maint objet divin :
C'était un dieu, ce n'est qu'un échevin.
Ô temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !

Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton, dit que le lendemain,
Comme Madame avait dessein de prendre
Certain remède, ils pourraient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;
Et la soubrette ayant le tout conté
À sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnaîtrait rien,
Tant la suivante avait l'air de la dame ;
Puis supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvait-il arriver que tout bien ?
Elle aurait lieu de lui chanter sa gamme

Le lendemain par hasard Clidamant,

Qui ne pouvait se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.
Quelle faveur Non qu'il eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu,
Les cent écus lui faisaient quelque peine.
L'ami lui dit : « Hé bien ! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun. »
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine
Cinquante écus à sauver étaient bons.
D'autre côté communiquer la belle,
Quelle apparence ! y consentirait-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairaient-ils d'une telle fortune ?
Et devait-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix serait fort aisément trompée.
Une plus fine y serait attrapée.
Il suffisait que tous deux tour à tour
Sans dire mot ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aiderait l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuirait ;
Madame Alix sans manquer le prendrait
Pour un effet de crainte et de prudence ;
Les murs ayant des oreilles (dit-on)
Le mieux était de se taire ; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence ?
Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettait,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là dans le lit l'épouse encore était.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,

Bref en état de ne lui point manquer
L'heure arriva, les amis contestèrent
Touchant le pas, et longtemps disputèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison ;
Tel compliment n'étant là de saison.
À trois beaux dés pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur ainsi que de raison.
Ce fut l'ami ; l'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement.
Trop bien la dame en son lieu s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre, et sans retardement
Sans lui donner le temps de reconnaître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvait être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paraître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il aurait eue en connaissant sa proie.
La dame avait un peu plus de beauté ;
Outre qu'il faut compter la qualité.
À peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur par la prompte arrivée
Jeta la dame en quelque étonnement ;
Car comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montrait toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
À la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut en certain vestibule :

Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eût vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise eurent les pauvres gens.
Ni l'un ni l'autre ils n'avaient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il fallait être sage,
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris, femmes savent mentir.
La moins habile en connaît la science.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent :
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions ; l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères
À mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendaient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion
Si pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
À cette dame aurait été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable,
Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudrait nullement consoler.
J'en connais bien qui n'en feraient que rire.
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

CONTES APOCRYPHES

Le Contrat

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès,
Ont été de tout temps le sujet de la fable ;
Ce fertile sujet ne tarira jamais,
C’est une source inépuisable :
À de pareils malheurs tous hommes sont sujets ;
Tel qui s’en croit exempt est tout seul à le croire ;
Tel rit d’une ruse d’amour
Qui doit devenir à son tour
Le risible sujet d’une semblable histoire.
D’un tel revers se laisser accabler
Est, à mon gré, sottise toute pure ;
Celui dont j’écris l’aventure
Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s’étant mis en ménage,
N’eut pas l’ennui d’attendre trop longtemps
Les doux fruits du mariage ;
Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
Une fille d’abord, un garçon dans la suite.
Le fils devenu grand, fut mis sous la conduite
D’un précepteur ; non pas de ces pédants
Dont l’aspect est rude et sauvage ;
Celui-ci, gentil personnage.
Grand maître ès arts, surtout en l’art d’aimer,
Du beau monde avait quelque usage,
Chantait bien et savait charmer ;
Et, s’il faut déclarer tout le secret mystère,
Amour, dit-on, l’avait fait précepteur :
Il ne s’était introduit près du frère
Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu’il désire,
Sous ce trompeur déguisement.

Bon précepteur, fidèle amant,
Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
Il réussit également.
Déjà son jeune pupile
Explique Horace et Virgile ;
Et déjà la beauté qui fait tous ses désirs
Sait le langage des soupirs ;
Notre maître en galanterie
Très bien lui fit pratiquer ses leçons :
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le père, irrité,
Menace, tempête, crie.
Le docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.
La belle volontiers l'aurait pris pour époux ;
Pour femme volontiers il aurait pris la belle ;
L'hymen était l'objet de leurs vœux les plus doux,
Leur tendresse était mutuelle ;
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle,
Et l'argent seul forme les plus beaux nœuds :
Elle était riche, il était gueux,
C'était beaucoup pour lui, c'était trop peu pour elle.

Quelle corruption ! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs !
Conformité de biens, différence d'humeurs,
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,
Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours !
Mais faisons trêve à la morale,
Et reprenons notre discours.

Le père est bien fâché, la fille bien marrie ;
Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur

Et mettre à couvert son honneur.
Quel remède ? On la marie,
Non au galant, j'en ai dit les raisons,
Mais à certain quidam, amoureux des testons
Plus que de fillette gentille,
Riche suffisamment, et de bonne famille ;
Au surplus, bon enfant ; sot, je ne le dis pas,
Puisqu'il ignorait tout le cas.
Mais, quand il le saurait, fait-il mauvaise emplette ?
On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouse et besogne faite.
Combien de gens, avec semblable dot,
Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot !
Et celui-ci crut prendre une pucelle :
Bien il est vrai qu'elle en fit les façons ;
Mais quatre mois après, la savante donzelle
Montra le prix de ses leçons :
Elle mit au monde une fille.
« Quoi ! déjà père de famille !
Dit l'époux, étant bien surpris ;
Au bout de quatre mois, c'est trop tôt ! Je suis pris !
Quatre mois ce n'est pas mon compte. »
Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte,
Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.
Le beau-père sourit, et lui dit : « Parlons bas !
Quelqu'un pourrait bien nous entendre.
Comme vous, jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas ;
Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme ;
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme !
Il était honnête homme et me remit l'esprit.
La pilule, à vrai dire, était assez amère ;
Mais il sut la dorer ; et, pour me satisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire

Il avait eu de son beau-père,
Il augmenta la dot ; je ne m’en plaignis plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille.
Je le gardais exprès : ayez-en même soin ;
Vous pourrez en avoir besoin
Si vous mariez votre fille. »
À ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat et fait la révérence.
Dieu préserve de mal ceux qu’en telle occurrence
On console à meilleur marché !

Le Rossignol

Pour garder certaine toison
On a beau faire sentinelle,
C'est temps perdu lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.
Les surveillants, les verrous et les grilles
Sont une faible digue à leur tempérament.
À douze ans aujourd'hui, point d'Agnès : à cet âge
Fillette nuit et jour s'applique uniquement
À trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage,
Lecteur ; regardez seulement
La finette Cataut jouer son personnage,
Et comment elle met le rossignol en cage :
Après, je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille fort jolie ;
Son père était messire Varambon.
Boccace ne dit point comme on nommait la mère ;
Aussi cela n'est pas trop utile à savoir ;

La fille s'appelait Catherine, et, pour plaire,
Elle avait amplement tout ce qu'il faut avoir :
Âge de quatorze ans, teint de lis et de roses,
Beaux yeux, belle gorge et beaux bras,
Grands préjugés pour les secrets appas.
Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses,
Fillette manque rarement
D'un amant.
Aussi n'en manqua la pucelle :
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentait pour elle.
L'un de l'autre déjà faisait tous les plaisirs :
Déjà même langueur, déjà mêmes désirs ;
Désirs de quoi ? Besoin n'est de le dire ;
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
Il ne faut point s'en étonner :
On sait assez ce qu'il désire.
Un point de nos amants retardait le bonheur :
La mère aimait sa fille avecque tant d'ardeur
Qu'elle n'aurait su vivre un seul moment sans elle ;
Le jour, elle l'avait pendue à son côté,
Et la nuit, la faisait coucher dans sa ruelle.
Un peu moins de tendresse et plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Est bon pour les petits enfants ;
Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.
Catherine en jour de sa vie
N'avait pu profiter d'un seul petit moment
Pour entretenir son amant :
C'était pour tous les deux une peine infinie.
Il en était réduit à la suivre en tous lieux,

Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux,
Langage, à mon sens, ennuyeux,
Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.
Quelquefois, par hasard, il lui serrait la main,
Quand il la trouvait en chemin ;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée ;
Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela ?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Tous deux étaient trop fins pour en demeurer là ;
Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,
Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux.
« Que vous sert, dit Richard, hélas ! que je vous aime ?
Que me sert d'être aimé de vous ?
Loin de rendre mon sort plus doux,
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;
Je vous vois sans vous voir, je ne puis vous parler ;
Si je me plains, si je soupire,
Il me faut tout dissimuler.
Ne saurait-on enfin vous voir sans votre mère ?
Ne sauriez-vous trouver quelque moyen ?
Hélas ! vous le pouvez, si vous le voulez bien ;
Mais vous ne m'aimez pas ? – Si j'étais moins sincère
Dit Catherine à son amant,
Je vous parlerais autrement ;
Mais le temps nous est cher ; voyons ce qu'il faut faire
– Il faudrait donc, lui dit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part,
Par exemple, à la galerie ;
On vous y pourrait aller voir,
Sur le soir,
Alors que chacun se retire ;
Autrement, on ne peut vous parler qu'à demi,
Et j'ai cent choses à vous dire,

Que je ne puis vous dire ici. »
Ce mot fit la belle sourire.
Elle se douta bien de ce qu'on lui dirait ;
Elle promit pourtant au sire
De faire ce qu'elle pourrait.
La chose n'était pas facile ;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et sait faire une Agnès habile.
Voici comment elle s'y prit :
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter, et mena tant de bruit
Que ni son père ni sa mère
Ne purent fermer la paupière
Un seul moment.
Ce n'était pas grande merveille :
Fille qui pense à son amant absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin Cataut se plaignit à sa mère
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisait :
« On ne peut point dormir, maman ; s'il vous plaisait
Me faire tendre un lit dans cette galerie
Qui regarde sur le jardin :
Il y fait bien plus frais ; et puis, dès le matin,
Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage,
J'entendrais le ramage. »
La bonne mère y consentit,
Va trouver son homme, et lui dit :
« Cataut voudrait changer de lit,
Afin d'être au frais et d'entendre
Le rossignol. – Ah ! qu'est-ce ci,
Dit le bonhomme, et quelle fantaisie ?
Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi,
Avec son rossignol ! Qu'elle se tienne ici,
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée ;

Et puis, elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi :
J'y couche bien. » Cataut se tint fort offensée
De ce refus ; et la seconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avait fait la première,
Pleura, gémit, se dépita,
Et dans son lit se tourmenta
D'une si terrible manière
Que la mère s'en affligea,
Et dit à son mari : « Vous êtes bien maussade,
Et n'aimez guère votre enfant !
Vous vous jouez assurément
À la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne sais comment.
Répondez-moi : quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie !
Elle est tout aussi près de nous.
– À la bonne heure, dit l'époux ;
Je ne saurais tenir contre femme qui crie :
Vous me feriez devenir fou ;
Passez-en votre fantaisie ;
Et qu'elle entende tout son soû
Le rossignol et la fauvette ! »
Sans délai la chose fut faite :
Catherine à son père obéit promptement,
Se fait dresser un lit, fait signe à son amant
Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux toute cette journée :
Chaque moment une heure, et chaque heure une année ;
C'est tout le moins. Mais la nuit vint,
Et Richard fit si bien, à l'aide d'une échelle
Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,

Et combien de façons l'amant et la maîtresse
Se témoignèrent leur tendresse,
Ce serait temps perdu ; les plus doctes discours
Ne sauraient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours :
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta pendant toute la nuit ;
Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante aux bois son amoureux souci
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.
Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante,
Trop faibles de moitié pour leurs ardents désirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux, sur le point où l'aurore
Commençait à s'apercevoir.
Le père, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormait encore.
« Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit. »
Il entre dans la galerie,
Et, s'étant approché sans bruit,
Il trouva sa fille endormie.
À cause du grand chaud, nos deux amants, dormants,
Étaient sans drap ni couverture,
En état de pure nature,
Justement comme on peint nos deux premiers parents ;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avait dans sa main
Ce qui servit au premier homme
À conserver le genre humain ;

Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,
Et dont vous vous servez pourtant très volontiers,

Si l’on en croit le bon Catulle.
Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi ;
Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme,
Il rentre dans sa chambre, et réveille sa femme :
« Levez-vous, lui dit- il, et venez avec moi.
Je ne m’étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignait si grand désir d’entendre
Le rossignol ; vraiment, ce n’était pas en vain :
Elle avait dessein de le prendre,
Et l’a si bien guetté qu’elle l’a dans sa main. »
La mère se leva, pleurant presque de joie :
« Un rossignol, vraiment ! Il faut que je le voie.
Est-il grand ? Chante-t-il ? Fera-t-il des petits ?
Hélas ! la pauvre enfant, comment l’a-t-elle pris ?
– Vous l’allez voir, reprit le père ;
Mais surtout songez à vous taire ;
Si l’oiseau vous entend, c’est autant de perdu ;
Vous gâteriez tout le mystère. »
Qui fut surpris ? ce fut la mère.
Aussitôt qu’elle eut aperçu
Le rossignol que tenait Catherine,
Elle voulut crier, et l’appeler mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu’il vous plaira ;
Peut-être faire pis ; mais l’époux l’empêcha.
« Ce n’est pas de vos cris que nous avons affaire :
Le mal est fait, dit-il ; et quand on pestera,
Ni plus ni moins il en sera ;
Mais savez-vous ce qu’il faut faire ?
Il faut le réparer le mieux que l’on pourra.
Qu’on m’aille querir le notaire,
Et le prêtre et le commissaire :
Avec leur bon secours, tout s’accommodera. »
Pendant tous ces discours, notre amant s’éveilla ;
En voyant le soleil : « Hélas ! dit-il, ma chère,
Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire
Pour m’en aller. – Tout ira bien,

Lui répondit alors le père.
Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colère.
Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'apaiser et pour me satisfaire :
C'est qu'il faut ici devant nous
Épouser Catherine ; elle est bien demoiselle :
Si Dieu ne l'a pas faite, aussi riche que vous,
Pour le moins elle est jeune ; et vous la trouvez belle.
Il le faut sur-le-champ, sans délai ni refus,
Sinon, dites votre *In manus*. »

S'exposer à souffrir une mort très cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
Ce serait, à mon sens, être mal avisé.
Aussi, dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, et ne balança pas
Entre la fille et le trépas.
Sa maîtresse avait des appas ;
Il venait de goûter, la nuit, entre ses bras
Le plus doux plaisir de la vie ;
Il n'avait pas apparemment envie
D'en partir si brusquement.
Or, pendant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut, se réveillant à la voix de son père,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi ;
Et, tirant doucement le bout du drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.
Le notaire, arrivé, mit fin à leurs alarmes :
On écrivit, et l'on signa.
Ainsi se fit le mariage ;
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.
Le père, en les quittant, leur dit : « Prenez courage,
Enfants ! Le rossignol est maintenant en cage :

Il peut chanter tant qu'il voudra. »